

« En ces temps-là, la Bourgogne était heureuse »... et la Franche-Comté itou. Des coteaux d'Arbois, de Poligny et de Salins descendait, chaque automne, avec les cuves pleines, le beau vin de leur pays, jailli de grappes de poulard, et les vigneronniers à rouge tinte bénissaient le Seigneur dont le bon soleil apportait de vie les pampres vigoureux et remplissaient leurs futailles. Mais, à cette époque que nous ne préciserons pas davantage, dans le temps vivaient à Salins, l'autre, sur les hauteurs du plateau de Cornil, deux vrais amis comme on n'en fait plus guère aujourd'hui, deux vieux camarades qui non seulement avaient connus, dès leur plus tendre enfance, les liens d'un sentiment d'affection, mais que l'Art en ce coin perdu de France, faisait communier fort souvent les espèces de discussions aussi pacifiques que passionnées ; discussions qu'avivait un feu généreux la température septembrale, si douce aux cœurs douloureux et aux visages altérés. Ainsi, Étienne Lecourt, admirateur de Casimir Delavigne et de Victor Hugo – peu goûté dans son pays, où nul n'est prophète – auteur, disons-nous des Échecs de Salins, tenait en haute et particulière estime le musicien Jacques Mirondeau, son aîné de dix ans, heureux des seuls accords qu'il tirait de son violon, avait vécu libre et sans larmes comme son ami Étienne, jusqu'à l'âge de trente-cinq ans, âge auquel, par amour pour la musique, il avait épousé Mlle Euphrasie Gaullenot, de vingt ans plus vieille que lui, qui nourrissait pour l'harmonie le culte le plus fervent et passait devant son piano toutes les heures de sa vie. Elle ne cessait de répéter que son âge n'atténuait point la bonne affection qui unissait les deux hommes. Au contraire, et souventes fois, quand le musicien avait une raison ou pour une autre, elle avait plus que d'habitude descendre en ville, le poète montait faire au campement et à sa fête d'amitié et de respect. Un jour-là, précisément, Étienne Lecourt, par le sentier hérissé de rochers et de déclivités dangereuses qui serpentait sur la montagne, avait grimpé avec Cornabeuf et, Mme Mirondeau. L'archet en main, ils avaient tous trois un défilé après-midi de musique et à discuter des dernières productions romanesques, en particulier « Mocieu Victor Hugo », lequel était le favori d'Étienne. À la fin des lettres de la risée de l'Europe. Vers la tombée du jour, le poète prit son parapluie et galamment les mains de Mme Mirondeau et lui fit ses adieux. – Je vous accompagne à deux pas, déclara Jacques, en échangeant pour ses salons les pantoufles brodées par les soins de son amie. Je ramènerai mon lait en revenant. Les deux amis partirent, entrèrent dans une ou deux maisons, puis, la discussion paraissant épuisée, ils continuèrent, dans le cabuscule qui tenait, à marcher en devisant, l'un le pot à la main, l'autre son parapluie sous le bras... Ils avaient traversé que la petite ville de Salins, la commune de Cornil et tous les villages des environs étaient intrigués et inquiets, que les parents, les amis, les voisins vivaient dans l'attente, car, depuis trois jours, on était absolument sans nouvelles du poète et du musicien. C'était un crime terrible ou quel crime atroce cachait cette double disparition. À demi-heure du départ de son mari, Mme Mirondeau se souvint de son devoir de cette époque prolongée ; ayant interrogé la route sans voir rien venir, elle s'impatienta, en jetant un fichu sur ses épaules, alla chercher aux informations. Chez Gaullenot, l'auberge où elle entra d'abord, le patron apprit que les deux hommes, après avoir avalé leur seule chopine, sur le pouce, étaient repartis, devisant, croyait-il, de poésie métrique ou de système métrique, il ne savait au juste, n'étant point au courant comme l'étaient les messieurs. Le fromager, qu'elle interrogea ensuite, lui raconta que le pot de lait du monsieur aux longs cheveux, avait emporté son lait, comme d'habitude. C'était tout ce qu'il savait. Où

Jun 26

6

*Mentions légales*

**Directeur de publication/rédaction** : Chris Giot

**Comité de lecture** : Clothilde Kerscaven, Gaëlle Lapert,  
Martial Rauch

**Correction** : Camille Frémeau

**Extrait de couverture** : **Louis Pergaud**, *Les Rustiques*

**Restes** est une revue fondée et animée par l'association  
**Revue Restes**, siégeant au 12 rue de la Goupillerie, 27290  
Illeville-sur-Montfort.

Président de l'association : Chris Giot

**ISSN (numérique)** : 3037-9814

**ISSN (papier)** : 3073-7699

Retrouvez les précédents numéros, commandez, adhérez,  
faites un don sur <https://revuerestes.com/>

## L'Art, la Littérature, la Poésie

Pour le dire à la manière de Robin Williams dans *Le Cercle des poètes disparus* :

**« On ne s'engage pas dans l'art, la littérature, la poésie parce que ça fait joli.**

**On s'engage dans l'art, la littérature, la poésie,  
Parce que l'on fait partie de l'humanité  
Et que l'humanité est faite de problèmes, de passions et de  
raison ».**

L'humanité est faite de problèmes et de périls mortels : la vie sur terre est menacée par le changement climatique, l'érosion de la biodiversité, la dégradation de l'air, des sols, des eaux... L'empreinte des guerres du passé est comme une toile de fond, avec des blessures qui continuent de faire souffrir nos sociétés et certaines de nos familles. Nous sommes menacés par l'extension des guerres actuelles. Déboussolées par les mutations du monde d'aujourd'hui, nos sociétés risquent de basculer dans les idéologies extrêmes et meurtrières.

Pour affronter ces problèmes, nous avons les passions joyeuses (l'amour, la joie, l'espoir, la confiance, la gratitude) que Baruch Spinoza opposait aux passions tristes : la haine, la tristesse, la peur, la jalousie, le regret, la honte. Passions joyeuses et raison sont les ressources qui peuvent nous aider à dessiner un avenir désirable.

Car l'humanité est aussi faite de raison. Nous sommes tous capables de voir le monde tel qu'il est, d'essayer de le comprendre, de nous faire notre propre jugement, et d'agir en conséquence. Nous pouvons agir en nous appuyant sur les valeurs universelles que sont la vérité, la justice, le respect, la liberté, l'amour, la beauté. Nous avons de multiples ressources parmi lesquelles l'art, la littérature, la poésie. Ce sont des armes efficaces. Elles nous permettent d'aider à voir le monde tel qu'il est, et d'ouvrir des fenêtres sur le futur en faisant travailler nos imaginaires. Chacun d'entre nous peut le faire.

Car l'art, la littérature, la poésie ne sont pas le privilège des gens ayant suivi de grandes études. Toute personne peut devenir à sa manière un artiste au sens de l'artisan qui cherche à atteindre la perfection dans un domaine spécifique. C'est l'art de décorer son logis, l'art culinaire, l'art littéraire, l'art de la peinture, du chant, de la musique. C'est aussi l'art du travail des sols, de créer des outils, de cultiver son jardin... Toute personne peut apporter son brin de

muguet, à savoir : créer du *Beau, du Bon, du Vrai* au sens de Platon. Toute personne est apte à créer cette *beauté qui sauvera le monde* (Dostoïevski). Toute personne peut ainsi, là où elle se trouve, travailler au respect du vivant, de la terre, du monde animal et végétal, peut contribuer ainsi à faire tomber les barrières entre les humains, afin d'œuvrer pour un avenir désirable.

**Marcel Marloie**

Président de l'Association des Écrivains et Artistes Paysans (AEAP)

1<sup>er</sup> mai 2026

---

1 Tiens tiens tiens, un invité pour l'édito, et non des moindres. Et, partant, pas de trace du Narrateur. C'est commode. Te caches-tu ? Crains-tu que je – oui, je, le je triomphant, j'ai tranché ! – ne me nourrisse de tes prises de paroles ? Peut-être suis-je une sorte d'équivalent du blob pour tes écrits ? Peut-être, constitué d'algue et de champignon, suis-je du lichen ? Alors tu craindrais le lichen, toi qui pourtant a publié déjà dans la revue éponyme ? Bien sûr, Narrateur, je sais tout de toi ! Belle, jolie, plaisante théorie, en tout cas. Mais le repli n'est pas viable.

# restes

Revue de l'extramuros

## Sommaire

Textes	8
Bernard Leonetti, <i>Mirador Sud</i>	9
GD Lodace, <i>La Chèvre de Don Seguin</i>	14
Camille Argiewicz, <i>Opus et demonstratum</i>	22
Gwenaël Galliot, <i>Divagation</i>	30
Hors cadre	35
André Hotte, <i>Planche Dorsale</i>	36
Textes (suite)	47
AL REG, <i>Déposé au milieu. Naître voyageur</i>	48
Corinne Sérié, <i>Secousses</i>	54
François Revaclier, <i>Road Tripes</i>	58



# Textes

# Mirador Sud

**Bernard Leonetti**

Finistère (29)

Mirador Sud.

Partout la nuit et la Babel obscure comme un conglomérat de cubes et de parallélépipèdes de basalte répandu à mes pieds.

Pendant une eau incertaine que la texture psychologique m'empêche de quantifier, il ne se passa rien.

Rien.

Puis, du haut de ma tour noire, je vis la lumière apparaître comme une luciole sur la carte étalée grandeur nature et relief de la Babel que je garde.

En moi, se mit en branle une procédure depuis longtemps apprise et que je n'avais jusqu'alors jamais expérimentée. Noter les glyphes de la singularité – Transmettre le diktat de la razzia – Évaluer le taux de stress consécutif au traumatisme provoqué par l'événement en se reportant au tracé de l'électroglyphe – Prendre une pilule rouge et une pilule verte, la rouge avant la verte – Revenir au stade de conscience initial.

Obéissance par omission.

Hors de ma juridiction, le coléoptère noir de la Cohorte de la razzia vola vers la lumière qui, bientôt, s'éteignit comme une étoile soudain voilée par un nuage.

Dans ma boîte à pensées se trouvait ceci : mygale, prurit, ombre farouche et canonnière...

...

J'ai décomposé les eaux en ères. D'abord, les ères géologiques, découvertes dans les pages d'un vieux dictionnaire. Récitation des époques révolues. Renseignement pris auprès d'un compagnon, je vivrais à l'Holocène, sous-division du Cénozoïque. Peut-être suis-je né au Pléistocène. Pas avant. Je serais trop vieux.

Holocène donc. Je vis une nouvelle lumière apparaître dans la Babel obscure. Peut-être était-ce la même. Je notai les géoglyphes. Ils correspondaient aux précédents. J'hésitai un moment avant de transmettre le diktat de la razzia, quelques gouttelettes et la Cohorte n'en sut rien. Elle partit éteindre la lumière comme un nuage voile une étoile.

Dans ma boîte à pensées se trouvait ceci : mitraille, arc-en-ciel et soubassement du ciel...

...

J'ai décomposé les eaux en océans, puis en mers et en lacs. La lumière apparaît dans la Babel obscure. Je notai les géoglyphes. Je ne donnai pas le diktat de la razzia. Je restais des océans à contempler la lumière qui tremblotait, fragile, dans la flaque noire qui rampait sous le ciel. Étrangement, à la Relève, elle s'éteignit d'elle-même comme si elle ne voulait briller que pour moi. La Cohorte n'en sut rien. Plus personne ne venait étudier le tracé de nos électroglyphes et la machine branchée sur nos tempes ronronnait comme un chat au retour de la chasse. Relâchement de la discipline ou déficit technique. Pourtant, sur le papier enroulé, la plume avait dessiné une écriture étrange.

Dans ma boîte à pensées se trouvait ceci : mosaïque, tournesol, miracle, un nouvel arc-en-ciel...

...

J'ai décomposé les eaux en lacs, en fleuves et en rivières. Ainsi appareillé, je gagnai une pesanteur nouvelle. L'ennui, le morne et lâche ennui, venait me saisir à la gorge. Pilule rouge ou bien verte, rien ne me ramenait à la patience d'une attente. Toutes les ères se sont rejointes et se sont abattues sur ma conscience. Je suis dans le présent.

À présent, du haut de ma tour de basalte, du Mirador Sud, en prenant ma vacation, je vois une lumière s'allumer dans la Babel obscure. Je suis le vent qui souffle afin de dévoiler les étoiles, je suis l'ami des lucioles et le protecteur des éclats de silex. J'ai noté soigneusement les géoglyphes. La lumière a choisi son espace où se reposer. Faute de diktat de la razzia, la Cohorte ne s'en va plus l'effacer.

C'est l'eau de mon repos hebdomadaire. Avant, mes pauses s'intercalaient entre Mésozoïque et Cénozoïque, puis entre Miocène et Pliocène, entre la guerre de Troie et celle du Péloponnèse. Quelque formidable cataclysme s'étant déroulé dans la trame de l'Eau, le cycle des repos s'est accéléré suivant un planning géré par une instance inconnue.

Rivière, il fait toujours nuit dans la Babel obscure. J'ai déjeuné à la cafétéria, dormi quelques gouttes. J'ai songé à la lumière. J'ai mis mes habits de dehors. Sans rien dire à personne, je suis sorti par la bouche interdite qu'aucun ange ne garde.

Hésitation. Recul. J'avance de nouveau et je passe le seuil.

J'ai marché dans la Babel obscure. J'avais les géoglyphes en tête et mes pas me menèrent sûrement dans le labyrinthe des rues. Je découvrais partout sur l'orichalque ancestral les restes de coquillages

antédiluviens, des fossiles et des os d'animaux disparus. Peut-être n'était-ce après tout que des aberrations que dessinait la lune à travers les nuages. Les géoglyphes conduisaient auprès d'une bâtisse engloutie dans une douce pénombre, décor fantomatique, sanctuaire en silence.

La lumière était là, au-dessus de ma tête...

Ai-je pris peur ? Je n'étais plus relié à l'électroglyphe pour répondre objectivement de quelque psychodrame. Je tournai les talons et rebroussai sentier. Je retrouvai ma tour et mon eau calibrée. Les rivières passèrent. Les ruisseaux, les gouttes et les gouttelettes aussi. Vers quelle division infinitésimale allais-je donc tomber ? La lumière ne se montra plus. Mes tracés étaient plats.

Dans ma boîte à pensées se trouvait ceci : moribond, rayon, certitude, crépuscule...

...

...

L'eau est une flaque croupie et mon esprit s'y trempe.

Au bord de la noyade, je revis la lumière dans la Babel obscure. Elle apparut soudain comme les feux d'un navire que l'on n'attend plus. Mêmes géoglyphes. Je n'avais pas oublié la bâtisse où elle brillait, la fenêtre à l'étage parmi d'autres fenêtres qui, elles, ne brillaient pas. Je ne notai rien, négligeai la Cohorte. Je restai devant la lumière. Ruisseaux, gouttes et gouttelettes se fondaient en une eau de parfaite harmonie que je savais devoir bousculer pour rechercher harmonie plus parfaite. Durant mes consciences, la lumière restait là. Quand un frère venait me relever, elle s'éteignait instantanément.

Une rivière – ou une nuit – de mon repos hebdomadaire, je repris le sentier du Dehors par la bouche interdite. Je me rendis de nouveau dans le grand labyrinthe où je traçai ma route d'une boussole intime. J'avais un territoire à arpenter et un but à atteindre. La bâtisse et la lumière qui brillait au-dessus de ma tête.

Il y avait des rideaux à la fenêtre, un voile de paupière sur le carré d'un œil.

Allais-je monter vers elle ?

Dans ma boîte à pensées se trouvait ceci : gémissement, rougeur, ferraille...

...

J'ai un emploi de l'eau, vert torrent des collines, fleuve impassible, rivière d'argent liquide. Après mon service de veille, je me risque par la bouche interdite et pars dans la Babel. Je tourne

autour de la bâtisse, regarde la lumière, approche de la passe d'entrée. Sur le mur, sont placés des boîtes en bois qui portent des signes que je ne comprends pas. Plus loin, des marches entament une montée au cœur du bâtiment.

Demi-tour.

Aller plus loin, la rivière prochaine ?

Je reviens à la tour de basalte, dans le Mirador Sud. Lors d'une relève, la lumière ne s'éteignit pas. Sur le papier de l'électroglyphe, la plume s'emballa. Panique. Le frère ne s'aperçut de rien. Ou alors ne dit rien. J'eus l'impression qu'il me lançait un regard complice, car il regardait un point dans la Babel – sa lumière à lui.

Au fur et à mesure que les répliques s'effectuaient, les contacts entre nous, gens du Mirador, allaient en s'allégeant. Une lourde conjuration qui nous avait tenus sous son aile de plomb commençait à battre de son aile. Tout laissait supposer que chaque ange avait sa propre lumière que lui seul voyait. Nous ne prononcions pas un mot comme à l'accoutumée, mais nous n'en avons pas besoin, n'ayant nulle chose à dire. L'évidence déliait nos peurs et nos reproches. La mission qui nous avait été confiée au large du Précambrien ne nous semblait plus aussi importante que nous l'avions cru. L'oubli définitif de nos raisons d'être promettait un futur improbable. Mirador Sud, cette tour de basalte, devenait un vestige, une épave accrochée au-dessus de la Babel.

La conjuration était rompue comme on rompt du pain pour le partager.

Il nous fallait à présent recompter nos mémoires, classer les eaux de conscience et les eaux de repos. Remonter les clepsydres jusqu'à la naissance. Et se réincarner en entités nouvelles, bruissantes et enjouées comme des papillons de chair. L'encéphaloglyphe étant plat, nous nous décidâmes morts.

Monde sans nuage où compter les étoiles.

Après l'eau de repos, vient celle du réveil. Nous empruntons tour à tour la bouche. Nous croisons celui qui revient et nous revenons quand un autre s'en va. Tous ont droit de Babel. Nous allons, revenons et les escapades s'allongent. Il est même arrivé de n'avoir plus personne en vacation au Mirador. Aucune réaction de la part de l'Instance. Y a-t-il une Instance ? Et que sont devenus les coléoptères noirs qui partaient dans la nuit éteindre les lumières ?

Données géographiques, point d'intersection de deux lignes droites que j'ai appris à tracer du haut d'un mirador. Je suis devant la bâtisse et pénètre dans la passe. Je pénètre dans la passe, il faut que je me le répète. Il y a du parchemin qui dépasse des boîtes à hiéroglyphes. L'escalier tout au fond. Mon poids fait grincer les marches de bois, preuve d'une pesanteur nouvelle. Je monte, parviens à un palier qui ressemble aux deux autres que j'ai empruntés plus bas. Quatre portes, deux à droite, deux à gauche. Un

signe étrange sur le battant et qui ressemble à celui que la plume trace sur le papier. Je rentre. Dans la minuscule cafétéria, une mixture chaude m'attend sur la table et, tout autour de moi, un parfum imperceptible virevolte dans l'air. C'est le parfum du vent qui chasse les nuages et la paix entre en moi.

Je t'attends, ô toi, ma naufrageuse.

Dans ma boîte à pensées...

J'ai décomposé l'eau en rêve.

Dans ma boîte à pensées – un étrange silence...

Et je bois ma pensée et je bois le silence, je bois l'étrangeté...

**Bernard Leonetti** est né à Aix-en-Provence, mais vit en Bretagne depuis longtemps. Il a été édité plusieurs fois dans de petites maisons d'édition. Guère présent dans les univers électroniques, il persiste dans le papier.

# La Chèvre de Don Seguin

## GD Lodace

Hérault (34)

Le village de San Ignacio del Volcán s'accrochait aux flancs des montagnes de Jalisco comme une vieille étiquette de mezcal collée à une bouteille ébréchée. Ici, le vent ne se contentait pas de transporter les notes des mariachis : il charriait aussi les rires des enfants qui couraient entre les maisons aux murs ocre, les jurons des paysans dont les ânes refusaient d'avancer, et les effluves de maïs grillé, de piment fumé et de terre humide après l'orage. C'est dans ce décor, entre les cactus géants et les bougainvilliers écarlates, que vivait Don Seguin.

Don Seguin était un homme de contradictions. Ses mains, calleuses comme l'écorce des vieux ceibas, savaient à la fois caresser le col des alambics et serrer un verre de tequila jusqu'à le faire éclater. Il fabriquait le meilleur spiritueux de la région — un liquide doré qui brûlait la gorge avant de laisser un arrière-goût de miel et de regret. « El Diablo en Botella », disaient ses clients en riant, tandis que ses détracteurs murmuraient qu'il y mettait plus de sueur que de cœur. Mais peu importait : son tequila se vendait comme des *panes de muerto* la veille du *Día de los Muertos*.

Pourtant, ce n'était pas sa réputation d'*alambiquero* qui faisait jaser le village. C'était Chiva Loca.

Chiva Loca était une chèvre comme on n'en voit qu'au Mexique : un mélange de têtue d'obstination et de grâce improbable. Ses yeux, d'un ambre profond, brillaient comme les pesos que les pèlerins jettent dans les fonts baptismaux, promettant des miracles. Sa queue, toujours en mouvement, semblait battre la mesure des *cumbias* (musique et danse traditionnelle colombienne) que diffusait la vieille radio de Don Seguin — une radio qui grésillait comme un feu de bois vert. Mais ce qui frappait le plus, c'était son âme d'artiste. Chaque matin, dès les premières lueurs, elle se postait près du poste, les oreilles dressées, à écouter les *corridos* (chansons narratives mexicaines) qui parlaient d'amours perdues et de révolutionnaires intrépides. Parfois, elle fermait les paupières, et ses babines frémissaient, comme si elle chantait en silence.

« Elle rêve, cette bête », grognait Don Seguí en lui lançant une poignée de tortillas durcies par le soleil, restes des repas de la veille. « Elle croit que la vie, c'est comme dans les chansons. » Pourtant, dans le fond, il savait bien pourquoi Chiva Loca fixait l'horizon avec cette lueur de rébellion. Lui-même, jeune, avait rêvé de quitter San Ignacio pour Monterrey, ou peut-être même pour la frontière, là où l'on disait que les rues étaient pavées de dollars. Mais la vie, les dettes et une cuite légendaire, qui lui avait coûté un pied, l'avaient cloué ici, entre ses alambics et ses regrets.

« Un jour, je serai libre », se répétait Chiva Loca en observant les aigles royaux tourner au-dessus du volcan de Tequila, leurs ailes déployées comme des étendards. « Et je danserai sur la place, sous les guirlandes de papier, pendant que les musiciens joueront *La Bamba* rien que pour moi. »

### **La Grande Évasion**

Un matin, alors que Don Seguí ronflait comme un trombone mal accordé après une nuit arrosée de mezcal et de promesses non tenues, Chiva Loca entendit un mariachi jouer *Cielito Lindo* (Joli petit ciel) au loin. La mélodie, aussi douce qu'un mensonge de politicien, flottait entre les maisons comme une invitation. « ¡ Ay, ay, ay, ay ! » chantonnait le violon, et ce fut le déclic.

« ¡ Hoy es el día, compadres ! » (Aujourd'hui est le jour, mes amis !), se dit-elle en ajustant mentalement son sombrero imaginaire. D'un coup de tête bien placé — un mouvement digne d'un *luchador* (catcheur mexicain) en pleine *llave* (prise) — elle fit voler en éclats la vieille barrière de bois, tenue ensemble par des chewing-gums mâchés depuis l'époque de Pancho Villa et des clous rouillés par les larmes des ânes surmenés. « ¡ Adiós, prison dorée ! » murmura-t-elle en s'élançant vers les collines, sa queue battant la mesure comme un *pandero* (tambourin) dans une fiesta.

Son premier arrêt fut un champ de *nopales* (figuiers de Barbarie), où elle croqua quelques *tunas* (fruits du nopal) pour se donner des forces. « ¡ Qué rico ! » (Qu'est-ce que c'est bon !) pensa-t-elle, « presque aussi bon que les tortillas de Doña Rosa... mais en moins gras. » Elle en offrit une à un *zopilote* (vautour), perché sur un cactus, qui la regarda avec mépris avant de retourner à ses occupations. « Tipico », soupira Chiva Loca, « même les oiseaux d'ici ont du caractère. »

Puis, elle traversa un ruisseau où des enfants, masqués en *luchadores* (catcheurs mexicains) avec des *máscaras* (masques) en

carton et des capes en plastique, s'affrontaient dans une bataille épique. « ¡Toma, Blue Demon ! » (Prends ça, Blue Demon !) cria l'un d'eux en envoyant son frère dans la boue. « ¡ Viva la libertad ! » hurla Chiva Loca en sautant par-dessus eux, déclenchant une vague de « ¡ Mira, una cabra rebelde ! » (Regarde, une chèvre rebelle !) et de rires excités. « Un jour, je reviendrai, » leur lança-t-elle, « et je vous apprendrai à danser la cumbia sur le dos des jaguarundis ! »

### **La Rencontre avec le Chupacabra**

La nuit s'était drapée sur la sierra comme une *sarape* (poncho mexicain), constellée de trous par où filtraient les éclats argentés de la lune. Chiva Loca, le pelage encore tiède des efforts de sa cavale, s'arrêta net en entendant un *crujido* (craquement) de branches derrière elle. Deux points rouges s'allumèrent dans l'obscurité, flottant à hauteur de son regard comme les braises d'un *cigarro* mal éteint.

« ¡ Saludos, alma errante ! » (Salutations, âme errante !), gronda une voix rauque et mélodieuse, comme si le Chupacabra avait avalé un accordéon avant de parler.

« No tengas miedo, chivita, » (N'aie pas peur, petite chèvre,) ricana-t-il en s'étirant, « je ne suis qu'un pauvre *vampiro* incompris... et affamé. »

Chiva Loca recula d'un pas, les sabots crissant sur les cailloux. « ¡ Puro teatro ! » (Du pur théâtre !) rétorqua-t-elle en bombant le torse. « Je connais votre réputation : vous sucez les chèvres comme d'autres sucent les *limones* au marché. Mais moi, je ne suis pas une victime facile. ¡ Soy una artista ! » Elle leva une patte avant, comme pour ajuster un micro imaginaire. « Et les artistes, ça se mange avec une sauce habanero, pas à cru. »

Le Chupacabra éclata d'un rire qui fit trembler les feuilles des nopales, un son à mi-chemin entre un *grito* (cri) de mariachi et le rot d'un *borracho* (ivrogne) après trois jours de fiesta.

« ¡ Ay, qué carácter ! » (Oh, quel caractère !) « D'accord, *reina*... » Il s'assit sur son train arrière, croisant les pattes avant comme un *abuelo* (grand-père) devant la télé. « Je te propose un *trato* (marché) : chante-moi un *corrido* qui me rende justice, et je te donnerai un conseil pour survivre à Mexico. Sinon... » Il lécha une de ses canines, « je te promets une fin *picante* (épicée). »

Chiva Loca n'eut pas besoin de réfléchir deux fois. Elle prit une inspiration théâtrale et entonna d'une voix vibrante :

« ¡ Ay, Chupacabra, señor de las sombras,  
que bebes sangre como yo bebo *atole* (boisson mexicaine),  
pero hoy te digo con voz de *trovadora* (chanteuse) :  
¡ mi vida no es taco para tu *antojo* (caprice) !  
¡ Soy libre como el tequila en la cantina,  
como el gallo que canta a las cinco de la mañana,  
y aunque me aceches con tu mirada fina,  
¡ mi destino es puro... y sin *piñata* (sans surprise) ! »<sup>23</sup>

Un silence. Puis, le Chupacabra se leva lentement, les ailes déployées comme un sombrero géant. « ¡ Madre de Dios... » murmura-t-il, une larme perlant au coin de son œil rouge. « Nadie me había dedicado un corrido desde que Pancho Villa ha desaparecido. » (Personne ne m'avait dédié de corrido depuis que Pancho Villa a disparu.) Il fouilla dans les plis de sa peau squameuse et en sortit un sombrero miniaturisé, tissé avec ce qui semblait être des écailles d'*iguana* et des brins d'*ixtle* (fibre végétale).

« Toma. Pour que le soleil ne te grille pas les *sueños* (rêves). Et écoute bien, *valiente* : à Mexico, les *charros* (cavaliers mexicains) te vendront des étoiles en plastique, et les *políticos* (politiciens) te promettent la lune... mais seul un vrai *luchador* sait distinguer un *abrazo* (étreinte) d'une *llave*. »

Il fit un pas en arrière, puis deux, son corps se dissolvant dans la brume comme une fresque murale de Diego Rivera effacée par le temps. « ¡ Y no olvides ! » (Et n'oublie pas !) lança-t-il avant de disparaître. « Si un jour tu croises El Santo (catcheur légendaire), dis-lui que le Chupacabra lui doit encore dix pesos... et une *chela* (bière) ! »

## L'Arrivée à Mexico

---

2 « Ah, Chupacabra, seigneur des ombres,  
Toi qui bois le sang comme je bois mon atole,  
Mais aujourd'hui, d'une voix de troubadour,  
Je te dis : ma vie n'est pas un taco pour ton caprice !  
Je suis libre comme la tequila à la cantine,  
Comme le coq qui chante à cinq heures du matin,  
Et même si tu me guettes d'un regard perçant,  
Mon destin est pur... et sans piñata ! »

3 Alors c'est ainsi, Narrateur. Tandis que tu t'abrites, les auteurs investissent mon terrain de jeu. Gare, gare à toute réciprocité... Bientôt, tu ne distingueras plus leurs fictions des miennes !

Le soleil tapait sur l'asphalte de la capitale comme une *marimba* (instrument de musique) enragée, et l'air vibrait d'un mélange enivrant de diesel, de *comino* (cumin) grillé et de promesses jamais tenues. Après avoir traversé des villages où les coqs chantaient faux et des *ejidos* (terres communautaires) où les *campesinos* (paysans) rêvaient de dollars, Chiva Loca arriva enfin à Mexico, la ville qui ne dormait jamais — sauf peut-être le dimanche après-midi, quand même les *taqueros* (vendeurs de tacos) faisaient la sieste.

Elle s'engouffra dans le dédale du marché de La Merced, où les étals regorgeaient de *tacos al pastor* (tacos au porc grillé), de *quesadillas* qui dégageaient des nuages de fromage fondu, et d'*elotes* (épis de maïs) badigeonnés de mayo, de *chile* (piment) et de *limón* (citron) comme des *obras de arte* (œuvres d'art) comestibles. « ¡ Provecho ! » (Bon appétit !) lui lança une *señora*, en lui tendant un épi, avant d'éclater de rire en voyant la chèvre croquer dedans avec la délicatesse d'une *doña* (dame élégante) à un banquet. « ¡ Ay, qué chiva tan fresca ! » (Oh, quelle chèvre si chic !)

C'est alors qu'elle aperçut l'enseigne clignotante, peinte à la main : « El Sueño de la Chiva » (Le Rêve de la Chèvre) — un cabaret dont la façade était ornée de *luchadores* en mosaïque et de *calaveras* (crânes) souriantes. À l'intérieur, la fumée des cigarettes se mêlait aux notes d'un *requinto* (guitare mexicaine) jouées par un mariachi à la moustache plus grande que sa patience. Sur scène, un luchador masqué, costume argenté et cape rouge, chantait *El Rey* (Le Roi) d'une voix qui faisait trembler les verres de mezcal posés sur les tables.

« ¡ Híjole ! ¡ Una chiva en el cabaret ! » (Oh là là ! Une chèvre dans le cabaret !) s'exclama-t-il en voyant Chiva Loca franchir le seuil, les sabots cliquetant sur le parquet usé. « ¡ Bienvenida, estrella ! » (Bienvenue, étoile !) « On cherche une chanteuse pour ce soir... Tu veux tenter ta chance, ou tu préfères rester dans le public à manger des *cacahuates* (cacahuètes) ? »

Chiva Loca n'eut pas besoin d'y réfléchir à deux fois. D'un bond — digne d'un tigre (ou du moins, d'une chèvre très motivée) —, elle atterrit sur la scène, sous les *porras* (encouragements) et les sifflets admiratifs des clients. « ¡ Dale, chivita ! ¡ Échale ganas ! » (Allez, petite chèvre ! Mets-y du cœur !) lui cria une *abuelita* (petite grand-mère) du premier rang, en agitant son *abanico* (éventail) comme un *árbitro* (arbitre) surexcité.

Et là, sous les projecteurs vacillants, Chiva Loca ferma les yeux, inspira profondément l'odeur de tequila et de *sueños rotos* (rêves

brisés), et se lança dans *La Cucaracha*. Mais pas n'importe laquelle : une version *rancheras-meets-punk*, où elle remplaçait les paroles par des *gritos* (cris) improvisés, des « i ayayay ! » dignes d'une diva, et des bêlements si bien placés que le public crut à une nouvelle mode musicale.

« La cucaracha, la cucaracha, ya no puede caminar, porque no tiene, porque le falta... i las ganas de trabajar ! » (l'envie de travailler !)

À la fin du premier couplet, le cabaret explosa. Les charros tapaient du pied, les señoras s'éventaient en riant, et même le luchador en pleurs — « i Esto es arte puro ! » (C'est de l'art pur !) — lui lança son masque doré, qui atterrit sur sa tête avec un clink métallique.

« i Otra ! i Otra ! i Quiero escuchar *El Son de la Chiva Rebelde* ! » (Une autre ! Une autre ! Je veux entendre *La Chanson de la Chèvre Rebelle* !) scanda la foule, tandis qu'un *mesero* (serveur) lui apportait un verre de mezcal dans une coupelle en *barro* (*argile*).

« i Arriba, abajo, al centro y pa' dentro ! » (En haut, en bas, au centre et dedans !) dit-elle en buvant d'un trait. « i Ay, qué picante ! i Pero qué rico ! » (Oh, c'est épicé ! Mais c'est délicieux !)

Le luchador, ému aux larmes, s'agenouilla devant elle et lui tendit un masque doré à paillettes, orné de *lentejuelas* (paillettes) et d'un monogramme en forme de cornes. « Toma, hermana, » dit-il, la voix tremblante. « Ce masque, c'est celui de La Chiva Dorada, une légende qui a disparu il y a cinquante ans... ou peut-être qu'elle n'a jamais existé. Mais ce soir, tu es elle. » Il lui posa le masque sur le front, puis recula, comme s'il venait de couronner une reine. « Quédate con nosotros, estrella. » (Reste avec nous, étoile.) « Ici, tu peux chanter, danser, et même *volar* (voler) si tu veux. Personne ne te dira jamais que c'est impossible. »

### **La Fin de Don Seguí**

Don Seguí avait marché pendant des jours, les semelles de ses *huaraches* (sandales mexicaines) usées jusqu'à la corde, le cœur lourd comme un *metate* (meule à maïs) abandonné. Il avait interrogé les *campesinos* aux champs d'agave, les *taqueros* des *fondas* (petits restaurants) enfumées, et même un *curandero* (guérisseur traditionnel) qui lui avait promis de lire l'avenir dans les feuilles de coca. « Tu cherches ce qui ne veut pas être trouvé, *viejo* (vieux), » lui avait-il dit en crachant par terre. « Parfois, la liberté, c'est juste une autre façon de dire adiós. »

Les rumeurs, pourtant, l'avaient mené jusqu'à Mexico. « ¿ Una cabra que canta en un cabaret ? ¡ Sí, sí ! En *El Sueño de la Chiva...* ¡ es la sensación ! » (Une chèvre qui chante dans un cabaret ? Oui, oui ! À *El Sueño de la Chiva...* c'est la sensation !) lui avait crié un *vendedor de lotería* (vendeur de loterie), en lui tendant un ticket *por si acaso* (au cas où).

Quand il poussa la porte du cabaret, ce fut comme entrer dans un autre monde. La fumée des *puros* (cigares) dessinait des volutes autour des lustres en *vidrio soplado* (verre soufflé), et l'air vibrait au rythme des *tarolas* (tambours) et des rires gras. Et là, sur scène, sous les projecteurs qui lui donnaient une auréole de *santa rebelde*, elle était là : Chiva Loca.

Vêtue d'une cape à paillettes, le masque de La Chiva Dorada scintillant comme un *peso de oro* (pièce d'or), elle chantait *La Llorona* avec une telle *saudade* (nostalgie) que même les *borrachos* (ivrognes) les plus endurcis s'essuyaient les yeux. « ¡Ay, qué voz! ¡Qué garra! » (Oh, quelle voix ! Quel talent !) hurla un luchador en trinquant avec un charro, tandis qu'un mariachi soufflait dans sa trompette comme s'il voulait faire tomber les étoiles.

Don Seguíñ resta cloué sur place, une main serrée sur son sombrero, l'autre tremblant comme une feuille de *maíz* (maïs) sous la *tormenta* (tempête). « ¡ Maldita sea ! » (Mille sabords !) gronda-t-il, mais sa malédiction se brisa contre le sourire qui montait, irrésistible, sur ses lèvres. « ¡ Mira nomás... » (Regarde un peu...) murmura-t-il, les yeux brillants. « Elle a fait de ses *sueños* (rêves) une réalité... même si c'est une réalité de *puro desorden* (pur désordre). »

Il recula lentement, comme on s'éloigne d'un feu trop vif, et sortit dans la rue où les *tacos al pastor* grésillaient sur leurs broches. « ¿ Qué te pasa, viejo ? » (Qu'est-ce qui t'arrive, vieux ?) lui demanda la *taquera* en lui tendant un taco garni de *piña* (ananas) et de *cebolla* (oignon). « Pareces como si hubieras visto un fantasma... o una cabra en tacones. » (Tu as l'air d'avoir vu un fantôme... ou une chèvre en talons.)

Don Seguíñ prit le taco, mordit dedans comme s'il croquait dans sa propre *resignación* (résignation), puis éclata de rire. « ¡ Los dos, señora ! ¡ Los dos ! » (Les deux, madame ! Les deux !)

Le lendemain, devant le cabaret, un petit stand apparut, fait de planches d'*ocote* (pin) récupérées et d'une bâche peinte à la main : « Don Seguíñ's Elixir de los Sueños — Tequila para Almas Rebeldes » (L'Élixir des Rêves de Don Seguíñ — Tequila pour Âmes Rebelles). Les

mariachis vinrent les premiers, suivis des luchadores, puis des *poetas* (poètes) et des *amantes desilusionados* (amants désillusionnés). « Este tequila sabe a libertad, » (Ce tequila a un goût de liberté,) disait-on en trinquant, « ¡ y a redención ! » (et de rédemption !)

Quant à Chiva Loca, elle continua à chanter, à danser la cumbia sur les tables, et à boire des mezcales avec des *artistas* qui lui parlaient de *revolución* (révolution) et d'*amor* (amour). Parfois, entre deux corridos, elle apercevait Don Seguí, debout près de son stand, un verre à la main et un sourire en coin. Ils ne s'adressaient plus la parole — certains adieux n'ont pas besoin de mots —, mais quand leurs regards se croisaient, c'était comme un *brindis* (toast) silencieux : « À la vie, *compadre*... et à ses *locuras* (folies). »

Un soir, alors que la lune flottait au-dessus de Mexico comme un *globo de cantoya* (ballon en papier) échappé, un *viejito* (vieux monsieur) demanda à Don Seguí : « ¿ Y tú, señor ? ¿ No extrañas tu pueblo ? » (Et toi, monsieur ? Tu ne regrettes pas ton village ?)

Don Seguí versa un peu de tequila par terre — « Para los dioses y los recuerdos » (Pour les dieux et les souvenirs) — puis leva son verre vers la scène, où Chiva Loca venait d'entamer *México Lindo y Querido* (Mexique Beau et Bien-Aimé).

« Mi pueblo ahora está aquí, » (Mon village est maintenant ici,) répondit-il simplement. « Donde las cabras cantan, los sueños se hacen realidad... y el tequila nunca se acaba. » (Où les chèvres chantent, les rêves deviennent réalité... et le tequila ne s'épuise jamais.)

Et sous les applaudissements, les rires, et le clink des verres qui s'entrechoquent, la légende de Chiva Loca et de Don Seguí commença à se murmurer dans les ruelles de Mexico, comme une *canción* (chanson) qu'on ne finit jamais vraiment d'écrire.

Retraité et amoureux des mots, **GD Lodace** cultive une passion pour la langue française, l'histoire, les arts et l'observation de la nature. Son écriture mêle finesse, créativité et humour, à travers dix romans, des nouvelles variées, des articles pour des revues spécialisées, et un dictionnaire de mots anciens et impertinents (à paraître en 2026). Son inspiration est une boussole.

# Opus et demonstratum

**Camille Argiewicz**

Japon

L'œuvre d'une vie par le Milan-philosophe  
Sur les riffs d'un certain Jeremy Baltimore  
Tournent les platines et croulent les semaines  
Le temps a passé mais les vinyles reviennent

## Opus et demonstratum

Chroniques alternatives du temps naguère

### Piste 1 In A Gadda Da Vida

Somewhere over the Channel.

Sur un canapé, rangés comme les ingrédients d'un sandwich pour un afternoon tea, ils tiennent tout juste : à peine quatre-vingt-trois ans à eux quatre et pas loin de deux mètres cinquante de cheveux – soit à peu près la distance du sol au plafond du studio, calcule Jeremy. Whisk, le batteur, demande s'il peut fumer, on lui dit : non.

On qui dit non, c'est le camp d'en face : les deux journalistes du service public, aussi avenants que les murs d'une pension. On n'a pas d'a priori, mais on a des doutes sur ces jeunes ébouriffés, leurs colliers de nouilles en fleurs, leur musique illisible, leurs déhanchements lascifs en concert, leurs tournées où ça pleut le fric et dieu sait quoi d'autre. Sans compter qu'on perd son temps : après Cacao Shake, Velvet Valium, Cosy Candy Warship, Steel Watermelon et autres Old-Young Cacatoes, encore un feu d'étope dont il faudrait subir la nouveauté quelques semaines. Dire qu'à leurs débuts dans le métier, c'était encore la Guerre... Déchéance : après avoir failli rencontrer Churchill, on en était réduit à recevoir Lemon Zest. Mais que ce soit clair, on est tout sauf des vieux ringards : on instruit donc la brochette de vikings en cheveux qu'on peut fumer dans le studio, seulement, là, comprenez, il n'y a pas de cendrier.

Enfin, la logistique est prête à rouler. Whisk dit qu'au besoin, il a apporté son cendrier, Paul-le-bassiste s'estompe sur le bras du sofa, et Jeremy sourit car il n'a pas écouté la première question. Celui qui répond, c'est Jon : Jon et sa belle voix crissante, son sourire en demi-lune ébréchée, ses cheveux d'or si souvent propres. Merci l'ami, dit le sourire de Jeremy, je te revaudrai ça, je crois qu'il nous demande ce que ça nous fait, le énième décès par overdose d'une énième idole des jeunes, tu trouveras quelque chose, je te revaudrai ça.

Jon est aussi à l'aise qu'une sirène au rocher attendant le passage des inconscients esquifs, le beau prolo le mieux élevé du monde – Jeremy n'a même pas proposé de lui payer sa bière lors de leur première rencontre, il le regrette car ce type est une merveille : capable d'électriser la plus morte des salles des fêtes et de décriper les plus réacs des journalistes tout en lançant des œillades aux assistantes et à l'ingénieure-son.

Lorsque le journaliste numéro un parle : les mouvements de sa mâchoire font onduler la moire de ses cheveux parfaitement cirés, partagés par un raie large obscènement blanche. Lorsque le journaliste numéro deux parle : les froncements de son nez animent les grands carreaux de ses lunettes comme une réclame vivante pour un service de vitrier. Leur peau est d'un gris moucheté de beige, comme la moquette, les murs et les sièges du studio. Ça doit être un critère de recrutement, dira Paul à la sortie.

Autre question, Jeremy étire les lèvres à tout hasard, il se voit dans la vitre au-delà de laquelle l'ingénieure-son tente autant de capter les phrases que les œillades de Jon – longiligne Jeremy, ses joues, ses dents et ses ongles de jeune fille. Les overdoses causées par la drogue – annonce le journaliste-vitrier – ne sont pas un horizon pour la jeunesse : les gens du spectacle qui ont empire sur ce public impressionnable se doivent de faire passer là-dessus un message sans ambiguïté ; vous, messieurs, touchez-vous aux substances ?

Un verre de temps en temps, quelques cigarettes, répond modestement Jeremy. L'odeur d'essence qui trempe les santiags de Whisk masque plutôt bien les vapeurs de chanvre indien dont se parfume ordinairement le blond aède. Baltimore ne sait pas que d'ici une décennie, après le poudroïement floconneux des fleurs blanches étalées sur table, le ciel distillera le miel liquide au bout d'une aiguille. Il est trop tôt : on vient à peine de lancer la platine.

Entracte. Deux assistants apportent des cendriers. Dans un remarquable ensemble, les journalistes et les musiciens s'empressent de se visser au bec un tube de tabac à peine filtré.

## Piste 2

### Listen, Learn, Read On

Autre part, de ce côté de la Manche.

C'était peu dire que Milan Bortfoliaut était une star. Issu d'une famille fort modeste, celui qui voulait tout découvrir du monde s'était d'abord fait journaliste-reporter, anthropologue, pilote, infirmier-thaumaturge, avant de soutenir enfin sa thèse et de faire une retentissante entrée dans la sphère des Sçavoirs.

À quarante-deux ans, Milan était l'égérie du Collège de la Nation, des journaux, des radios, et des universités partout où il y en avait. Les cours du Collège étant gratuits et ouverts à tous comme chacun sait, la foule, les jours où il donnait ses conférences, formait devant les grilles un tapis de fleurs bigarrées depuis le point du jour. Il y avait là des jeunes, des vieux, des passants, des restants, des transfuges de classe, des érudits, des ignares. On avait, au début, tenté de limiter les entrées au nombre de sièges du grand amphithéâtre : ç'avait été l'émeute. Depuis, on n'osait refuser au public de s'asseoir dans les allées, ni de grimper aux rebords de fenêtres ou aux tentures, tout moyen autorisant de cueillir un fragment de manne céleste, dont – disait-on – un seul gramme suffisait à vous nourrir l'âme pour toute une année.

De fervents adeptes venaient le consulter au bas de la chaire sur tous les problèmes de l'univers et du quotidien – de l'entretien de leur voiture aux entretiens d'embauche. Beaucoup lui apportaient des offrandes, dont leurs fils et leurs filles à épouser, ainsi que des paniers de dattes, d'étoffes chatoyantes et d'encens – l'instauration de barrières douanières aux frontières du royaume du prêtre Jean avait considérablement renchéri le prix de la myrrhe. De moins sages que notre homme se seraient perdus dans les vapeurs d'une telle dévotion, et ne se seraient donc pas révélés dignes de l'adoration de tout un peuple. Le Professeur Bortfoliaut, lui, gardait saine distance pour la forme, et tenait ainsi la dragée haute aux envieux.

Pour lui, tout était philosophie, tout était histoire et tout était signe. Ses objets d'étude allaient du steak haché aux extases religieuses, de l'émergence de l'individu analysé au spectre de la sexualité aux lexiques comparés des clubs de football et de libertins. La vie, la mort, la langouste, la rente, les pots de confiture et les jouets dans la lessive, tout passait dans le spectre d'analyse de Bortfoliaut, en ressortait défragmenté, puis réagencé : le résultat,

éblouissant, faisait dire à chacun : comment n'y avait-on jamais pensé ?

À demeure, Milan menait une vie des plus rangées. Il ne cohabitait qu'avec deux entités qui lui étaient particulièrement chères : sa père-et-mère, et son arche-muse. Ces deux principes très personnels étaient d'une éclatante efficacité dans la pacification de son quotidien et lui laissaient disposition de toutes ses facultés pour réfléchir.

Mais, depuis qu'avait retenti le glas de la quarantaine, le philosophe était lui-même au bord de la défragmentation : s'il devait disparaître demain, qu'aurait-il à présenter à la Postérité ? Des opuscules, des cours sur des feuilles volantes, des mots sur des bandes bientôt démagnétisées, des citations sur des éphémérides ? Il avait toujours pensé qu'un jour viendrait, elle s'imposerait de toute son évidente grandeur, s'écrirait d'elle-même peut-être : l'opus magnum, la cheffe-œuvre, l'œuvre d'une vie...

« Milan, disait sa père-et-mère en lui préparant un bain chaud tous les jours à vingt-deux heures, si tu regardes les choses bien : la réalité étant une continuité infinie, il y a mathématiquement infiniment plus de sujets sur lesquels on n'a pas réfléchi que le contraire. Alors, ne te mets pas martel en tête, et viens te savonner, le bain refroidit. »

Un peu maussade pour la forme, le philosophe enroulé dans son peignoir demandait ensuite avec des yeux de merlan frit à l'arche-muse de lui préparer une tasse de ce qu'elle savait avec trois gouttes de fleur d'oranger. « Eh, sérénissime docteur, ici c'est le bureau des muses, pas celui de placement des boniches. Va te la pisser toi-même, ta tisane ». Milan lui baisait les mains et les pieds, réparait toutes ses fautes, et s'enfermait pour la nuit dans son bureau. Petite écouteille entr'ouverte à bas bruit, la radio crépitait comme une pluie lointaine les trémulations du monde.

L'esthète au travail pense : quelle est cette époque que malgré moi je respire ?

### Piste 3 L.A Woman

Le groupe des Vingt-cinq avait toutes les raisons d'être satisfait. L'occupation du grand amphithéâtre de l'Université avait débuté comme prévu – ce matin vers treize heures – sous les hurras et les

bravos de l'immense majorité des étudiants, dont nombre avait ensuite prétexté un ventre creux pour alléger de leur présence les bancs de l'assemblée générale ouverte séance tenante.

Deux sujets – et non des moindres – étaient à l'ordre du jour. On pensait venir rapidement à bout du premier. Car, à la question « La révolution : oui ou non ? », il avait été immédiatement répondu « oui », rejoignant en cela les conclusions de la séance précédente, et de toutes les autres. Les avancées avaient été moins palpables sur la question subséquente (« La révolution : aujourd'hui ou demain ? »). On avait donc fait ce qui se pratique habituellement en de telles circonstances : on était allés se ravitailler. Puis le bureau de l'AG avait été renouvelé trois fois, à la demande du charismatique Fanfan et à l'applaudimètre, sans clarifier les choses, et les positions s'étaient insensiblement figées.

Fanfan, qui commençait à s'ennuyer ferme sur sa chaise de grand chef de cette assemblée sans chef, finit par déclarer : « Demain, demain ! J'aurais honte si j'étais vous ! Demain, c'est pour les tièdes, les réformistes, et ils n'ont rien à faire là ! » Ainsi avait eu lieu la première scission du groupe des Vingt-cinq, qui ne comptait plus, à cette heure, que dix-huit têtes.

L'embêtant, avec le vote de cette motion, était qu'on approchait du début de soirée et qu'à aujourd'hui il ne restait plus beaucoup de temps. On fouilla les sacoches et les pochons et l'on déposa au pied de l'autel de la révolution une liasse de feuilles, trois pommes vertes, dix harmonicas, vingt pétards gros et petit calibres et un ukulélé.

Sur cet encourageant constat, l'homme de ménage entra dans l'amphithéâtre par lequel il commençait chaque soir sa tournée. « Oh, vous, encore ! », s'exclama-t-il, et de ressortir en malmenant son chariot. Cette interruption eut pour effet de souligner le léger problème logistique du projet révolutionnaire. On ne pouvait pas se présenter ainsi armé face au capitalisme impérialiste, d'autant plus qu'il restait à l'assemblée un second sujet à traiter.

« Riverbay ! » rugit Fanfan debout sur sa chaise elle-même installée sur une table.

L'engourdissement précédent se mua en ferveur. « Le plan est simple, harangua le jeune homme. Le plus grand festival de musique que le monde ait jamais connu se déroulera à Riverbay au milieu d'août, là-bas en Amérique. Un rassemblement unique de camarades jeunes et pacifistes. On en sera, et on fera plus : on commencera notre pèlerinage par la métropole des Portes, et jusqu'à la grande cité

de Saint-François. Des objections ? – On n'a pas un rond. – On parle pas la langue. – J'ai des poissons et un cochon à nourrir. – Voilà bien des soucis... »

L'homme de ménage, de retour depuis une dizaine de minutes, s'évertuait en grommelant entre leurs pieds. « Qu'en pensez-vous, mon brave ? » demandèrent les étudiants. « Tout ce que j'en sais, moi, c'est que je dois finir toutes mes salles et ramener les clés avant vingt heures et qu'il est vingt heures moins vingt. Alors, qu'est-ce que vous voulez que ça m'foute, vos histoires d'Amérique ? Vous n'avez qu'à y aller en stop, comme tout le monde ! »

Les bouches béèrent, les clopes tombèrent. Bon sang, c'était bien sûr ! Perséphone et Ludion, âmes pratiques de la section, tirèrent le bas du futsal de Fanfan sur son piédestal : sur une planche cartonnée destinée à un exposé de sciences politiques, on pouvait maintenant lire en grosses lettres rondes, dans une explosion harmonique d'orange, de turquoise, de vert et de rose :

### Les Portes, à Eyllay

Ému, la cigarette fièrement perchée, le chef incontesté du groupe autogéré hissa sur la table les porteurs de la pancarte – on eut beau poursuivre dans toute la salle l'homme de ménage, on ne put le rattraper – et déclara acceptée la motion cartonnée. On récupéra au pied de l'autel de la révolution ce qu'on y avait déposé plus tôt et, trois mois jour pour jour avant le festival de Riverbay, on se mit en route.

À la traine, restaient deux couples qui n'avaient pas achevé de causer de la révolution. L'homme de ménage, en fermant les portes, ne les remarqua même pas. Je crois qu'ils sont encore dans l'amphithéâtre.

### Piste 4 Midnight Rambler

« Tu me payes un verre, beau brun ? »

Milan, qui n'était ni vraiment beau, ni plus vraiment brun, ne crut pas devoir répondre. Mais une jeune silhouette, mince à un point effrayant, atterrit sur le tabouret voisin du sien, une verroterie à l'oreille et un sourire engageant. Le philosophe se laissa surprendre par une averse de gratitude – diluvienne et tédide. Une fois encore, par on ne savait quel miracle, il parviendrait peut-être à entrer dans

cette curieuse parade qui se solderait par une étreinte plus ou moins brève, après plus ou moins de verres et plus ou moins de mots.

« Alors, c'est oui ? » insista la silhouette sur le tabouret. Milan l'envisagea du coin de l'œil ; il avait l'habitude, il savait ce qui lui plaisait. Mais, même après toutes ces années, il ne parvenait pas à fixer un regard direct sur ces entités si prévenantes qui lui évitaient de faire la première avance – c'était presque en état de faiblesse qu'il échouait au comptoir, on ne pouvait raisonnablement pas exiger de lui qu'il entamât les pourparlers en conquérant. Adorable sans doute, mais si frêle que même sa ceinture semblait impuissante à assujettir le pantalon aux hanches.

« Bien sûr, répondit enfin Milan. – Oh ! Vise la montre ! Et qu'est-ce que c'est chic, la lavallière. T'es sapé comme un milord, tu sais ce que tu fais, toi. » Oui, il savait : il ne donnait pas cher de son charme une fois descendu de sa chaire, alors il soignait sa mise – sa père-et-mère appelait ces accessoires des pièges à gourgandines. Il ne pouvait pas même faire étalage de ses seuls atouts : sa renommée, sa profondeur d'esprit et son éloquence, car il était exclu qu'on le reconnût dans ces circonstances particulières. Il ne fréquentait donc que des lieux où la clientèle jeune, paumée, et suffisamment inculte, ne crachait pas sur un verre, un repas et quelques cigarettes à l'œil, et rechignait rarement à le suivre après, tout moche et vieux qu'il était.

« Comment tu t'appelles, beau brun ? reprit la voix, adoucie. Moi, c'est Jo, j'ai vingt-et-un ans. » Milan donna un faux nom, se rajeunit de cinq ans ; l'ironie dans le regard du garçon lui apprit qu'ils se comprenaient. « Et qu'est-ce que tu fais dans la vie, Robert ? – Pas grand-chose. J'écris, un peu. Et toi ? – Je suis manœuvre dans une imprimerie. Me reluque pas comme ça ! Je suis pas le même à l'atelier. Tu m'offres quoi, alors ? – Je t'offre le champagne, si tu veux. Et un sandwich ou deux. – Tu veux me remplumer ? Je ne vais pas m'étoffer dans l'heure, faut pas rêver. – Tu es très bien comme ça, répondit Milan, esquissant l'ébauche d'un geste gentil.

En dépit des efforts qu'il déployait pour ne pas passer pour un intellectuel, Milan s'entendait souvent dire : « Mon rêve, c'est de faire des études. Je suis pas plus bête qu'un autre, tu sais. » Le philosophe, pris de panique, sentait alors son estomac se soulever, et un vertige le saisir : l'angoisse d'une nuit éternellement plate et éternellement claire... « Mais... Mais pourquoi ? balbutiait-il alors. Les études, tu sais... On n'en ressort pas meilleur ».

Lorsqu'il regagnait son appartement au petit matin, il se disait que ces escapades n'étaient pas une nécessité, qu'il pourrait aisément, à compter de cette heure, s'en passer pour toujours. Il plaçait cette résolution sur son bureau : elle avait la perfection divine d'un cierge, trapèze nivéen tendant vers l'infini. Il la contemplait, extasié quelques jours, tout une quinzaine, puis, plein de tendresse pour lui-même, il l'oubliait. Lorsqu'il portait à nouveau ses regards sur elle, il n'y avait plus là qu'un amas de cires effondrées. Alors, reclus dans son bureau, il attendait que s'endorme sa père-et-mère, que s'assoupisse son arche-muse de la façon qu'ont les muses de le faire – c'est à dire étendue nue sur un grand piano noir recouvert d'un sombre tapis de Perse. Il revêtait alors des vêtements qui n'étaient pas les siens et s'en allait dans la nuit, avec un sens aigu du danger.

Il aurait aimé affirmer qu'il courrait se dissoudre à l'appel de la volupté. Mais Milan n'était qu'un philosophe déguisé en voluptueux, et lorsqu'une idée le traversait, il n'était pas rare qu'il en dût prendre note sur l'écritoire même dont Valmont s'était servi pour écrire à Mme de Tourvel. Certains riaient, d'autres raillaient. Un jour, on l'avait hautement perturbé en lui lançant : « Merci pour les arts du cirque, tu m'dis si j't'emmerde, ch'te présenterai un cousin acrobate ».

Jo se curait les dents avec un pic en bois. « Je crèche en foyer, on va chez toi ? Non ? Ah. T'as une petite famille, c'est ça ? – Je vis avec ma mère, répondit Robert. – Si ta mère t'aime, y a rien à redire à ça. – C'est vrai. Je te paierai le champagne, Jo. – Tu es particulier, toi. Gentil et un peu gourde. Je t'aime bien. »

En entendant traiter de gourde le maître à penser de toute une génération, Milan éprouva une éclaircie curieusement localisée, comme un pinçon sur une contracture inaccessible dont on ne pensait plus qu'elle pût être soulagée.

À suivre : Piste 5 Ramble On

Gîte : Tôkyô (plaine de Musashi) depuis douze ans  
Vivre(s) : Métier a-littéraire, continuelle source d'inspiration  
Ermitage : Lectures éteintes, écritures sous contraintes (les récits, comme les chimères, sont parfois en prose, et parfois en vers)  
Autoportrait tout aussi exhaustif [par-ici](#). Instagram [par-là](#).

# Divagation

**Gwenaël Galliot**

Bretagne

Parfois, je répète à qui veut l'entendre, que je serai à la retraite à 50 ans. L'homme sobre de tout temps devient extravagant. Le bras droit de Stéphane Caillart prend des vessies pour des lanternes. Le brave se rebiffe, mérite des baffes, scandent les malins qui bavent de jalousie.

À plusieurs reprises, on m'a pourtant surpris à divaguer, mais là ! Le commun ne s'y retrouve plus, égaré entre les plaines de l'ignorance et les montagnes du dédain.

En continuant sur une centaine de mètres, les cascades de l'acrimonie se trouvent sur la droite.

On me répond en esquissant un sourire incrédule, méprisant ou moqueur. Il est vrai que je n'ai rien fait pour atteindre cet objectif de retraite précoce.

Écrire ?

Écrire ne m'apporte qu'une contracture permanente de la main, comme la ressentirait n'importe quel onaniste éprouvé.

Et vous voyez bien de quoi je parle, puisque je vous vois hocher la tête.

Pourtant cette certitude se tient en moi, inexorable. À 50 ans, je prendrai ma retraite, malgré mon compte en banque au ras des pâquerettes.

Avant l'heure, je quitterai mon labeur fastidieux dont je ne sais me défaire, par confort ou paresse. J'y crois dur comme fer. Les autres doivent le voir dans mon regard brillant de fantaisie.

C'est pourquoi, après les sourires déployés puis contraints, vient un moment d'ébaubissement, et enfin un silence. Certains regards fuient, se rattachant à un quelconque objet alentour, mais les réponses qui fusent après la gêne sont invariables. La plus courante : *Et comment tu vas faire ?*

Je ressens que tout un fiel se trouve dans ce *Et* introductif, comme un coup de couteau inattendu en plein flanc.

On hésite, l'acidité à la bouche, on pense que je possède un filon, que je suis détenteur d'une martingale. On attend, le venin aux lèvres prêt à jaillir, n'y croyant pas, car je laisse passer un ange — que je souhaiterais exterminateur.

On rit sous cape le plus souvent. Ou plutôt on se presse *de rire, de peur d'être obligé d'en pleurer*, comme dit Beaumarchais. Et je lis dans les prunelles qui luisent : Quelle billevesée va-t-il nous débiter ? Quelle extravagance pourrait-il bien inventer ? Quelle facétie va-t-il nous servir ?

Pour riposter à ce mépris qu'on me lance ainsi que des fléchettes empoisonnées, j'aggrave mon cas. Pour répondre à la question, j'en ajoute une pelletée dans le chimérique et le fantasque.

Je pourrais dire simplement que je serai écrivain, et que je me consacrerai à l'écriture, comme on le dit si bien. C'est être bien prétentieux, lorsqu'on est né avec une cuillère en bois pleine d'échardes dans la bouche.

Mais ce qui sort de cette dernière s'avère bien pire. Et les mauvaises langues susurrent que ça sent déjà le sapin. Mon oreille de moribond les entend plutôt bien. Ce que je viens de raconter est du passé. Car un soir, sans réfléchir, sans doute énervé, à brûle-pourpoint, ce fut : *J'aurai le prix Goncourt !*

Les mots sortirent malgré moi. Les chiens étaient lâchés, égaillés dans la plaine à poursuivre des leurres. Je me trouvais au bout du rouleau. L'expression se confirma le lendemain : je considérai dans ma main la dernière feuille de papier toilette. Insuffisant.

D'abord, je m'en mordis les doigts. Le goût en fut amer.

Mon inconscient avait dû prendre la parole. Mon échappatoire aurait pu être d'attribuer cette phrase à un excès de boisson, mais je n'avais pas bu un seul verre. Jouer la comédie de l'homme ivre ne me vint pas à l'idée. Et d'ailleurs, je doute de la qualité de mon jeu d'acteur.

Puis j'en pris mon parti. Je devais m'y mettre. Enfin, il me restait à assumer, montrer que tel était mon dessein inexorable. Cette réplique de *Prix Goncourt* devint récurrente, et fut bientôt la seule.

Et il s'avéra qu'un jour je commençai à y croire. Sans avoir écrit une ligne du livre qui serait adulé par la France et le monde entier. Je pensais que je venais de sceller mon destin, à l'instar d'un Stéphane Caillart.

On souriait de plus belle, même si, parfois, j'avais droit à un : *Mais je te le souhaite !* qui sonnait mal, qui semblait un tapotement sur l'épaule mimant la consolation. On enterrait mon rêve. On se trouvait à deux doigts d'ouvrir son portefeuille pour m'offrir une concession.

Certains déployaient un rire sarcastique. On ne m'en voulait pas de cette crédulité, moi l'idiot à qui l'on souhaitait en remonter. L'imbécile bavait.

On gonflait le torse. On faisait semblant de me rassurer. On me consolait avant que j'aie écrit un seul mot ! L'envie, née de la rage de montrer à tous ceux-là qu'ils avaient tort, enflait comme une vague ravageuse, mais s'estompait vite.

Pendant que je ravalais mon amour-propre, gorge nouée, la conversation prenait un tour plus anodin, ou plus sérieux. On balayait d'un revers de main cette baliverne, cette boutade du bouffon qui ne cesse jamais de plaisanter. On changeait de sujet.

Quelque chose de plus intéressant prenait le relais : le temps qu'il fait obtenait un succès bien meilleur que ma retraite à 50 ans. Le soleil, les nuages... et l'orage dans mon crâne, car à ce moment j'aurais voulu écrire, faire glisser mon stylo sur le papier pour le faire palpiter sous mes doigts.

Mais je l'aurais transpercé de fureur, car le moteur vrombissait, la bête enrageait. Je ne serais parvenu qu'à engouffrer ma plume dans la brèche du langage pour en froisser quelques-uns.

Par politesse, je ne m'isolais pas, convaincu que les mots sortis n'auraient été que fadeur et dégoût. Et que mon absence aurait entraîné de nouveaux quolibets.

Lorsque je revoyais ces personnes, à qui je m'étais confié sur cette retraite anticipée, je réitérais mes dires, puisque manifestement mes propos n'avaient pas été pris au sérieux. Ou bien ils avaient été oubliés.

D'ailleurs, je n'ai jamais compris pour quelle raison les esprits des autres les avaient balayés de leur mémoire. N'était-ce pas

suffisamment singulier pour qu'on s'en souviene ? N'y croyais-je pas assez ? N'étaient-ce que paroles en l'air une fois de plus ?

Plus j'avancais en âge, plus croissait le nombre des personnes auprès desquelles je livrais ce faux secret. À 42 ans, je n'avais rien écrit qui puisse me faire envisager une retraite à 50 ans. Le temps pressait. Il me fallait peut-être mettre la main à la pâte ! Je ne trouvais pas de temps et ne parvenais pas à choisir un projet d'écriture.

Puis, une nuit d'été, un rêve me réveilla. Le jour anniversaire de la mort de Stéphane Caillart. Je ne considérai pas cela comme une coïncidence. Je concevais l'hypothèse que l'homme providentiel me transmettait un message.

Je me levai, et traçai dans l'obscurité les premières lettres, qui devinrent des lignes, puis des pages. Je ne voyais pas très bien. Quelques semaines plus tard, j'avais écrit un livre.

Et que croyez-vous qu'il arriva ? Il ne fut pas édité ; et je n'eus pas le prix Goncourt.

Comme l'avait prédit Stéphane Caillart dans mon rêve, l'avenir me promettait son cortège de refus. Et même le *non-prix* ne me serait pas décerné, puisqu'on ne l'attribue pas.

Je mise dès lors sur ma mort, imaginant ma gloire posthume, la frénésie sans nom d'une foule excitée, avide de connaître enfin la vérité sur Stéphane Caillart.

En attendant des jours meilleurs, embaumés de chrysanthèmes, mon ambition moirée de folie fait toujours rire le monde.

Né en 1980, **Gwenaël Galliot** habite en Bretagne. Après avoir traversé à pied l'Islande, la Laponie, la Corée et la rue en bas de chez lui, il a décidé de ne pas se consacrer à l'écriture pour des raisons pécuniaires. Ce qui ne l'empêche pas d'écrire. Auteur d'un vrai faux récit de voyages intitulé *Sur les toits du Népal* (autoédité et **trouvable ici**), il écrit actuellement un court roman de fantaisie.

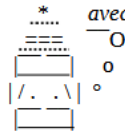
- 
- 4 Ce Stéphane Caillart... Il était dans le numéro précédent, pas vrai ? Faut-il y voir un personnage récurrent ? Dois-je le prendre pour un rival ? Ne répondras-tu donc jamais, Narrateur ? Ce cher Gwenaël mentionne même un non-prix, ce qui constitue un hasard des plus étranges au sein d'une revue qui a accordé, à l'occasion de son premier Hors-Série, un *non-prix* à Annie Le Brun. Rajoutons à cela cette ignominieuse incursion de Lodace dans mes chères notes de bas de pages... La méta-littérature ne te sauvera pas, Narrateur. Je te vois. Je pourrais parler de toi au Lecteur. T'intégrer à une petite fiction. Elle commencerait par toi qui te frottes les yeux au gré de l'intégration complexe des textes à la maquette de Restes, sixième du nom. Particulièrement pour le dernier texte, le tout dernier. Il t'a pris du temps, celui-ci, hein ? Tu serais sur une table, avec ton ordinateur compact. Ou peut-être sur un canapé, le PC soigneusement relevé par un coussin. Mais tout cela n'intéresserait pas beaucoup le Lecteur. Il faudrait des péripéties.

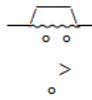
Auteur : **André Hotte**  
Titre : **Planche Dorsale**  
Endroit : Québec, Canada

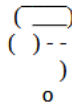
**André Hotte** est un ingénieur mécanique qui aime beaucoup lire de la science-fiction et du fantastique. Inspiré par les romans du *Seigneur des Anneaux*, de *Harry Potter*, du *Cycle de Channur* et de la série *Fondation*, il aspire à partager ses propres récits de son imaginaire. Il réside à Sherbrooke dans la province du Québec, au Canada, accompagné de son chat Léo. Vous pouvez le retrouver sur les plateformes **Le Monde de l'écriture** et **Oniris** sous le pseudonyme de Vilmon.


# HORS CADRE

Merde, merde, merde !  
 Du calme. Allons, du calme.  
 Facile à dire lorsque mes membres sont ligotés serrés.  
 Et que ma tête est entravée sur une planche si dure.  
 C'est à peine si je peux bouger les doigts.  
 Est-ce que je sens encore mes doigts ?  
 Je ne les sens plus. Du calme, respire lentement.  
 Ils ne sont peut-être qu'engourdis par le froid.  
 Merde, je n'arrive pas à respirer  
 avec ce bandage sur la bouche.




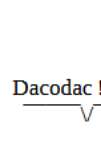
 Alors tout le monde est prêt ?  
 Il est bien fixé à la planche ?

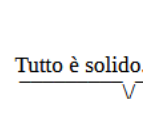
 I'm good.

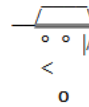
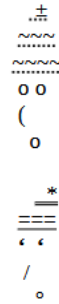
 C'est bon, mais y faut que je tchèc ma prise.

Ça va pour moi aussi, mais comme Castor,  
 il faut que j'ajoute un mousqueton.

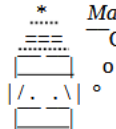
 D'accord. Prenez votre temps,  
 il n'est pas question de l'échapper.

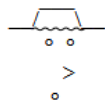
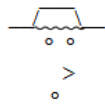

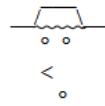
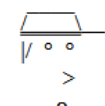
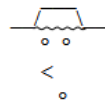
 Dacodac !

 Tutto è solido.

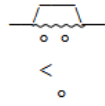


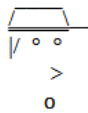
M'échapper ! Bande de...  
 Allons, du calme.  
 C'est quoi ce bruit ? Je n'y vois rien !  
 Mais qu'est-ce qu'ils font ?




		Michel, je crois qu'il essaie de nous dire quelque chose.	⌚ ~~~~~ ~~~~~ o o ( o
	Ça va aller, mon gars. On va te sortir de là. Je comprends que ce n'est pas évident, mais on ne peut pas courir le risque avec ta colonne après une chute comme celle-là. On doit utiliser la planche dorsale. Pascal, vérifie son pouls, je crois qu'il est en train de tomber en état de choc.		⌚ ~~~~~ ~~~~~ o o ( o
		Dacodac. Non, son cœur semble régulier.	⌚ ~~~~~ ~~~~~ o o ( o
	Courage, mon gars, il n'y en a plus pour longtemps. On va pouvoir te hisser un peu plus haut et l'hélicoptère va pouvoir te prendre avec son treuil. Eh, Gusto ! Cet hélicoptère, il vient ?		⌚ ~~~~~ ~~~~~ o o ( o
		C'est dans la poche, Michel. Il arrive dans quelques minutes.	* ≡≡≡ “ “ / o
	Ben faudrait pas qu'y niaise trop, criss. Je commence à être à boutte de force, moé.		⌚ ~~~~~ ~~~~~ o o ( o
		Eh, Ti-Paul ! Lâche cette corde. Viens ici soulager un peu Castor.	
	Ah, ah, Castor, tu fais ta chochette ? T'inquiète, je viens te sauver, mon pote.		< o
	Mais c'est quoi tout ça ? À quoi ils jouent cette bande de...		* ..... ≡≡≡ O o  /. .\  o
		Attention, les gars ! Notre ami là, il a les yeux tout ronds avec un regard de panique. Faites gaffe à ce que vous chialez.	
⌚ ~~~~~ ~~~~~ o o ) o	Du calme, mon gars, je suis avec toi. Tout va bien. On maîtrise le tout. Mes amis se chamaillent un peu, mais crois-moi, ce sont des pros.		< o

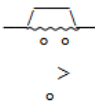
Écoute Pascal, mon gars, n'écoute pas les autres.  
 Concentre-toi sur sa voix. Regarde son visage.  
 Pascal, je ne veux pas que tu quittes son champ de vision.  
 Tu le suis scotché comme si tu étais son frère siamois.  
 Et rassure-le, il est en train de paniquer.  
 Eh, les gars ! On se calme, on a un gars en panique ici  
 à cause de vos petites folies. Soyons sérieux.  
Ce n'est pas un exercice et on a un gars à secourir.



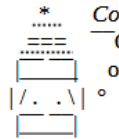
 T'as raison, Michel. Pardon, mon gars.  
 Castor, tu me le laisses, prends un peu de repos.  
Va assurer la longe de sécurité.

Merci, Ti-Paul.




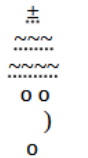
 Eh, Gusto ! Où est cet hélicoptère ?

*Du calme.  
 C'est bon d'avoir quelqu'un en face.  
 Sacrée planche qui m'empêche de...  
 Du calme.  
 Mais c'est quoi tout ça ?  
 Concentre-toi sur sa voix et sur son visage.*




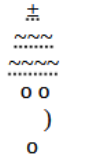
Pascal, tchèc son bandage à sa mâchoire.  
On dirait qu'y glisse.




 Dacodac, je vérifie.


*\* Aïe ! Doucement !*



 Désolé, mon gars,  
 il fallait que je vérifie.  
 C'est OK, le bandage tient bien.  
Je vais ajouter une autre compresse.


Santa Maria !




 Gusto, cesse de prier. Qu'est-ce qui se passe ?


Il vient l'hélicoptère, mais à cause de tout ce vent,  
 le pilote ne peut pas venir nous chercher ici avec le treuil.  
 Il doit atterrir. Il faut monter sur le plateau, più alto.


≡≡≡  
 \*  
 /  
 o

 // o o  
 \  
 o  
 Criss de marde de tabarnac !


Shut up, Castor. ( )  
 -- ( )  
 ( )  
 o

 Du calme, il faut juste le monter un peu plus haut.  
 On est encore capable de le faire.


Oui, Michel, mais pas dans ces conditions pourries.  /  
 <  
 o


 Et notre gars sur la planche.  
 Qu'est-ce que tu crois qu'il en pense lui, hein ?


Eh, mon gars, du calme. .±  
 Regarde-moi. Tout va bien. ~~~~~  
 On a fait ça plusieurs fois. ~~~~~  
 On est des pros. Tout va bien aller. o o  
 ( )  
 o

 / o o  
 >  
 o  
 OK, excusez-moi, les gars.


Guys, guys, come on ! ( )  
 On peut le faire ! -- ( )  
 ( )  
 o


 Jack a raison. On l'a déjà fait, les gars.


Ben criss, qu'on arrête de se pogner l'beigne  
 pis qu'on l'monte là-bas, tabarnac !  /  
 /  
 o

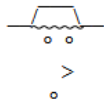
 / o o  
 >  
 o  
 Eh, là je retrouve mon p'tit Québécois.

So, Michel, ( )  
 Comment on fait ? -- ( )  
 ( )  
 o

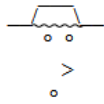
 Jack, Ti-Paul, Castor, on va déposer la planche.  
 On va l'assurer à ces trois pitons et mousquetons.  
 On va installer des cordes en haut, là, là et là-bas pour le soulever.  
 >  
 o  
 C'est bon ?

Ouais !  /  
 /  
 o

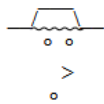
 / o o  
 >  
 o  
 C'est comme si c'était fait.



Gusto, tu restes ici et tu te scotches à cette radio.  
Tu m'amènes cet hélico ici presto.

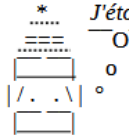


Le temps se gâte vraiment avec ces bourrasques.  
Ti-Paul, premier de cordé, suivi de Castor par cette voie.  
Jack, avec moi, on va sur l'autre flanc.  
Pascal, tu t'occupes de notre gars, d'accord ?



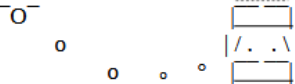
Bonne idée, Pascal.  
Ti-Paul, tire un peu sur ta corde. C'est bon.  
OK, allons-y, il faut grimper pour ancrer ces cordes.  
Go, go, go !

*J'ai l'impression que ça glisse.  
Ça glisse ! Sacrées d'entraves de merde !  
Pascal, retiens-moi, je glisse.  
Merde, il n'entend pas.  
Je ne peux pas crier avec ce bandage sur la bouche.  
J'étouffe ! Je glisse !*



Oh ! Hé ! Qu'est-ce qui ne va pas, mon gars ?  
Calme-toi. Prends de grandes respirations.  
Relaxe, je suis là, je reste avec toi.  
Tu sens ça ? C'est du solide.  
Ce sont les cordes qui te retiennent.  
Il n'y a aucun risque que tu tombes.

*Oui, oui, c'est bon. Du calme.  
De grandes inspirations.  
C'est vrai, les cordes sont en tension,  
je les sens vibrer dans la planche.  
C'est bon, ce n'est qu'un peu de vertige.  
C'est quoi, toute cette neige qui tombe ?  
Un début d'avalanche ?*



Lets do it !  
Andiamo !

Dacodac.  
Du calme, mon gars, on va te déposer tout doucement ici.  
Tu vois, tu es solidement attaché.  
Il n'y a aucun danger que tu glisses dans le vide.  
Non, regarde-moi, ne regarde pas vers le bas.  
Eh, les gars ! On ne pourrait pas le mettre un peu plus de côté ?  
Je voudrais éviter qu'il soit face au vide.

Eh ! Attention les gars ! Vous faites tomber plein de neige sur nous.  
Attends, mon gars, je vais t'enlever la neige du visage. Voilà. Et je vais me  
placer ici, comme ça je vais l'empêcher de te tomber dessus.  
On a des pros, mon gars. Ça ne fait même pas deux minutes qu'ils ont  
commencé à grimper et ils sont déjà presque là-haut. Ti-Paul, c'est une  
araignée humaine. Il n'est pas gros, mais sa force est dans les nerfs et les  
tendons. Il arrive même à grimper la tête en bas selon Castor. Et notre  
Québécois, ce n'est pas un mauvais gars. C'est un géant au cœur d'or. Il est  
un peu rustre, mais il ne faut pas s'attendre à de la délicatesse venant d'un  
gars qui vit dans les bois. Jack, c'est notre Américain.

⚡  
~~~~~  
~~~~~  
o o  
)  
o

Pas l'Américain, l'Americano.

\*  
====  
‘ ‘  
/  
o

Tu as raison, Gusto, l'Americano.

Jack ne parle pas beaucoup, je crois qu'il est gêné par son accent. Et  
lorsqu'il parle avec sa voix grave, tout le monde l'écoute. Mais le meilleur  
d'entre nous, c'est Michel. Il en a vécu des expéditions en montagnes. Il en  
mange. Et peu importe la situation, il sait toujours quoi faire, même quand  
c'est du nouveau.

⚡  
~~~~~  
~~~~~  
o o  
)  
o

Eh, Gusto ? Est-ce que tu peux baisser le volume de la radio ?  
Notre gars n'a pas besoin d'entendre ces conneries  
à propos de la circulation aérienne.

Tu as raison, je vais mettre mon écouteur.

Tu veux un coup de main pour enlever la neige ?

\*  
====  
‘ ‘  
/  
o

⚡  
~~~~~  
~~~~~  
o o  
)  
o

Ce n'est pas de refus.

*C'est calme. C'est un peu mieux.  
La radio était stressante avec ses sons stridents.  
Ils semblent former une bonne équipe.  
C'est rassurant. La douleur semble moins forte.  
C'est peut-être le froid qui m'engourdit.  
Merde, mais qu'est-ce qui se passe ?*

\*...  
====  
| / . . \ |  
o  
o

Santa Maria !

\*  
====  
‘ ‘  
/  
o

⚡  
~~~~~  
~~~~~  
o o  
)  
o

Putain, Gusto ! Fais gaffe !

Désolé, Pascal, je voulais simplement  
m'approcher par là et j'ai lâché prise.

\*  
====  
‘ ‘  
/  
o

‡ Gusto, vérifie la prise, là. C'est bon ? \*  
≡≡≡  
 ~~~~~  
 ~~~~~  
 ~~~~~  
 o o Si, si, c'est du roc. ‘ ‘  
/  
 ) o

o Ce n'est pas facile comme endroit, mon gars, mais tu vois, tout est OK.  
 Gusto, ici, c'est un Italien de la vallée du Piémont.  
 ‡ C'est le seul Italien que je connaisse qui n'aime pas les pâtes. \*  
≡≡≡  
 ~~~~~  
 ~~~~~  
 ~~~~~  
 o o C'est les belle ragazze francesi que j'aime. ‘ ‘  
 ) Les belle filles françaises, pas les pasta. Ah, ha ! /  
 o o

‡ Et moi, je suis infirmier de formation. J'en avais marre des hôpitaux.  
 Je préfère le grand air. Tout va bien se terminer, crois-moi.  
 ~~~~~  
 ~~~~~  
 ~~~~~  
 o o Ah ! Voilà les longues. Comme je t'avais dit, mon gars, tout va bien. \*  
≡≡≡  
 ) ‘ ‘  
 o Alors, Pascal, comment on s'y prend ? /  
o

‡ On va attacher les longues ici, ici et là.  
 Je vois Michel qui descend en rappel, il va nous dire ce qu'il en pense.  
 ~~~~~  
 ~~~~~  
 ~~~~~  
 o o OK, mon gars, ne t'inquiète pas, je reviens, il faut simplement  
 ) que je fixe les longues à la planche. \*  
≡≡≡  
 o ‘ ‘  
/  
o

*Faites des nœuds solides, les gars.  
 Je ne veux pas tomber encore plus bas.  
 Merde. Il ne m'en restait pas beaucoup  
 à grimper et j'ai pris un risque inutile.  
 Et puis là, j'ai peut-être la colonne brisée,  
 paraplégique. Merde de merde.  
 Je ne sens plus mes jambes ni mes doigts.  
 Merde, merde, merde !*

O<sup>-</sup> \*  
≡≡≡  
 o | / . . \ |  
 o o o | — |

‡ Hé ! Du calme, mon gars. Regarde-moi.  
 Écoute-moi. Tout va bien. Michel est là.  
 ~~~~~  
 ~~~~~  
 ~~~~~  
 o o On est des pros, on va te sortir d'ici. \*  
≡≡≡  
 ) ‘ ‘  
 o OK, Pascal, Gusto, c'est du solide les longues ? /  
o

⊕  
~~~~~  
~~~~~  
~~~~~  
o o  
)  
o

Tout est OK.

Comme du roc.

\*  
=====  
‘ ‘  
/  
o

Alors, on va doucement passer des fixations aux longues,  
je vais faire signe à Jack, Castor et Ti-Paul pour tirer les longues.  
Et nous, nous allons relâcher les fixations, c'est bon ?

~~~~~  
o o  
<  
o

⊕  
~~~~~  
~~~~~  
~~~~~  
o o  
)  
o

Dacodac, je suis prêt.

OK, pour moi.

\*  
=====  
‘ ‘  
/  
o

~~~~~  
o o  
>  
o

Go ! Doucement, ça va bien.  
Attention, mon gars, ça va donner un petit coup.  
OK, on lâche les fixations.

Bon sang de merde ! Du calme.  
Ça tient. J'ai le cœur qui bat dans la tête,  
mais c'est bon, du calme.

⊕  
~~~~~  
~~~~~  
~~~~~  
o o  
)  
o

OK, mon gars, ça monte. Tu vas peut-être avoir  
quelques étourdissements, mais ça va être OK.

\*  
=====  
|/. .\|  
| |

o o o

Pascal, suis-le pendant la montée.  
Gusto, va l'assurer et je vais stabiliser la planche  
par le bas contre le souffle du vent.

~~~~~  
o o  
<  
o

⊕  
~~~~~  
~~~~~  
~~~~~  
o o  
)  
o

C'est bon. Tu vois, mon gars,  
tout va bien, je monte avec toi.

Je ne vois que le ciel blanc et tous ces sommets.  
Ça souffle fort, je me sens ballotté.  
Bon sang que c'est haut.  
Mais qu'est-ce que je fais ici ? Faut être fou !  
Et ces gars qui risquent leur vie pour me venir en aide.  
Quel boulet que je fais. Merde de merde.  
Qu'est-ce que c'est ça ?

\*  
=====  
|/. .\|  
| |

⊕  
~~~~~  
~~~~~  
~~~~~  
o o  
)  
o

Bon sang, c'est l'hélico !  
Eh, Gusto ! Dis-leur de s'éloigner un peu,  
il risque de faire tomber toute cette calotte sur nous !

C'est bon, Pascal. Gusto le guide par radio. Notre gars, ça va ?

~~~~~  
o o  
<  
o

⊕  
~~~~~  
~~~~~  
~~~~~  
o o  
)  
o

C'est un peu la panique, mais ça va.  
Tout va bien, mon gars. Tu vois, il est arrivé notre hélico.  
Bon, il nous a un peu surpris en passant derrière la corniche,  
on ne l'a pas entendu venir, mais c'est une très bonne nouvelle.  
C'est notre ticket de retour.

Eh, Pascal ! Tu ne pourrais  
pas pousser un peu la planche ?  
Ça coince et on n'arrive pas à la tirer.

~~~~~  
o o  
<  
o

⊕  
~~~~~  
~~~~~  
~~~~~  
o o  
)  
o

Dacodac, Ti-Paul.

Bon sang, je penche vers le bas.  
Merde, ça secoue.  
Michel et Gusto sont si loin en bas.

\*  
~~~~~  
~~~~~  
|/. .\|  
~~~~~

OK, c'est bon.  
On le monte sec maintenant.

~~~~~  
o o  
<  
o

⊕  
~~~~~  
~~~~~  
~~~~~  
o o  
)  
o

Eh, doucement les gars, notre gars est tout blême.  
Du calme, ça va, il ne reste que quelques mètres.

Ça secoue raide. Merde, j'espère que ça va tenir.  
Merde, je ne peux pas bouger. Merde, que c'est haut.  
Merde de merde. Enfin, à l'horizontale.  
C'est quoi ce bruit infernal et toute cette neige ?

\*  
~~~~~  
~~~~~  
|/. .\|  
~~~~~

And there's the copter.  
Il est finalement arrivé.

~~~~~  
-- ( )  
(  
o

⊕  
~~~~~  
~~~~~  
~~~~~  
o o  
)  
o

Tu as réussi mon gars, on est sur le plateau ! Bravo Ti-Paul, Jack et Castor !  
On attend le retour de Michel. Gusto doit assurer sa montée présentement.  
Attention, l'hélico ! Castor, protège le visage de notre gars.

Criss de tabarnac, l'osti de câlisse.

~~~~~  
o o \\  
/  
o





# Textes

# Déposé au milieu. Naître voyageur

## AL REG

Marne (51)

À qui en parler de ma sinistrose « arithmético-matheuse » ?  
« Du repos », m'a dit le docteur. Il n'y comprend rien !  
« Délires paranoïdes » ... Paraît ?  
Se perdre à cause d'une petite conjecture... Abstrait ?  
Bazarder tout, sans panache, afin d'exister et dormir... Faudrait ?

Déposé au centre de l'énigme, mon petit voyageur de commerce doit marcher d'un point A vers... mais vers où doit-il aller ? C'est là, exactement, que le drame se situe, dans le choix de la route à suivre. Se rendre d'une ville à l'autre, disons dans une cinquantaine de localités, mais attention, mon promeneur ne doit passer qu'une seule fois dans chaque bourgade. Simplissime, disent d'aucuns ! Pas de conclusions hâtives, leur réponds-je...

En effet, je me permets de leur « réponds-je » cela car mon pauvre zigue a l'obligation, pour valider son parcours, de passer par le plus court chemin possible. Tout ceci pour finir, dans un pur acte de démente, par revenir aux coordonnées initiales.

Débuter et terminer par le départ en empruntant le plus sommaire itinéraire :

Données concises / Folie exponentielle.

Le voici dans toute sa complexité mon problème du millénaire personnifié. Ardu...

Toute une histoire à écrire debout. Je n'ai plus la force, j'ai besoin de m'allonger pour ne pas m'affaïsser.

P est-il égal à NP, personne ne l'a encore prouvé.

P est différent de NP alors, ça va de soi, la ramènent encore d'aucuns. Non plus, je rétorque, pas le moindre raisonnement n'a réussi à l'établir.

Presque six ans à m'user les méninges à la roche de démonstrations impossibles.

J'arrête, je rends les calculettes...

M'entends-tu mon bourlingueur ? C'est fini pour moi... Tu en auras fait des allers et retours à la faveur de mes tâtonnements. Tant pis !

Je te quitte mon ami, j'ai une dette envers mon sommeil, je te laisse sur la route épineuse, toi et tes pieds en feu.

Je démissionne des chiffres.

Devenir rêveur professionnel, imagineur ou imagineur... : je ne sais pas comment on ne dit plus.

Tu ne seras pas seul. Je viens de balancer mes cinquante-deux mille heures de non-vie et d'équations dans ORACLIDE, la plus puissante bécane quantique jamais conçue.

C'est désolant mais c'est lui le patron maintenant.

ORACLIDE trouvera peut-être l'algorithme magique que je n'ai pas su déceler.

Enfin, s'il cesse un jour de mouliner..

Peut-être, au hasard d'un détour géométrique, croiseras-tu Godot ? J'aime à le penser.

Je rends mon badge et mes hypothèses. Je m'enfuis loin de l'irrésolu.

Adieu mon poteau.

```
01000101 01011000 01010000 01001100 01001111 01010011
01001001 01001111 01001110 00100000 01000011 01001111
01001101 01000010 01001001 01001110 01000001 01010100
      01001111 01001001 01010010 01000101
```

Tout d'abord,

Vacarme d'un blanc intense de lumière brûlante.

Puis,

Une première image trouble et colorée se fixe : un ciel bleu, clairement sombre, sous lequel se dessine un sentier bitumé sinueusement gris.

Ses yeux s'habituent à la lueur nouvelle.

Enfin, son regard se pose pour apprivoiser les alentours.

Noyé dans l'innombrable, il est au centre d'une ligne qui s'étire à l'infini. Il n'est qu'un grain au milieu de ce pointillé interminable. Coincé dans l'inertie de la file, il stagne dans le passage étroit clôturé de barrières de chantier.

Un coin impersonnel, abandonné à cette colonne rectiligne.

Un lieu indifférent, devenu leur monde.

Sur ce macadam, il n'existe personne d'autre qu'eux et leurs milliers de pattes qui frétilent.

Température parfaite : 23 degrés.

..

Ils avancent nonchalamment telle une armée d'adolescents apathiques.

01010100 01101111 01100010 01111001 fait la queue depuis bientôt quatre heures.

C'est lent comme une vie ici.

Combien de temps vont-ils y passer ?

Ces irréels sont absurdes, ils n'ont rien d'autre à faire que de patienter sur le bitume.

« On n'est pas rendus ! », râle 01010100 01101111 01100010 01111001, las de tout cet horizon non parcouru qui s'offre à sa vue.

Une pensée en amenant une autre, il commence à songer qu'il a sacrément mal aux guibolles à rester debout. « Mais bon », se reprend-il automatiquement, « personne ne m'a forcé à venir, j'ai choisi de lambiner ici. »

Il ne croit pas si bien cogiter notre persévérant. Devenir le premier commis voyageur à boucler ce cheminement impossible : c'est l'ambition qui l'a déposé là, dans ce piétinement perpétuel. En ce lieu d'incertitudes, c'est l'envie tenace de briller d'intelligence qui forge les endurance.

....

Debout dans l'inlassable, dopé à la convoitise, 01010100 01101111 01100010 01111001 tient toujours bon, à l'instar des autres présents égarés comme lui dans cette colonie de fourmis.

Le dos-nuque, chemise mauve, qui le précède, se tourne subitement vers lui. C'est un homme aux cheveux brun frisées, le visage légèrement buriné, surtout le front, la cinquantaine, avec une large barbichette plus salée que poivrée et de grands yeux vifs d'un marron souriant. Il dit à 01010100 01101111 01100010 01111001 :

— Patienter dans la queue, vous savez, ce n'est pas du tout cuit. Il ne faut pas croire qu'on se pose là, simplement, juste les uns derrière les autres. Il faut imaginer le boulot que ça demande en amont... La théorie des files d'attente, ça ne vous dit rien, je présume. C'est des mathématiques, des probabilités plus exactement, enfin, c'est du lourd ! Plusieurs variables : le nombre de clients, le nombre de guichets, le temps nécessaire pour servir le client... La marchandise aussi. Les réactions sont très différentes selon l'article proposé, plus on le désire, plus on est docile. C'est une question de perspectives, vous comprenez ?

— Oui, c'est logique. On se résigne plus facilement à poireauter quand l'envie nous porte.

— Je m'appelle Godot et vous ?

— Godot ? Vous avez un vrai nom ? Vous n'êtes pas qu'une suite binaire ? Moi c'est 01010100 01101111 01100010 01111001.

— J'ai seulement traduit le binaire en texte. Chaque lettre est une série de zéros et de un, vous l'ignoriez ?

— Un peu...oui...

— 01010100 01101111 01100010 01111001 avez-vous dit ?

— Oui, c'est exact, quelle vive mémoire !

— Cela donne... Attendez, laissez-moi un instant.... Le prénom Toby.

— Toby, ça me plaît ! Je dois vous avouer Monsieur Godot que ça me fait bien plaisir de parler avec quelqu'un. J'en ai vraiment ma claque de faire le planton.

Et, on est tous là pour la même chose, je suppose...

— Oui, en effet.

— Pfff ! On a l'impression que ça recule ici !

Godot sourit puis lui serre la main.

— Ah ! La file d'attente... c'est un gouffre qui aspire la patience mon cher Toby. Pas à pas, elle se perd. Mais il existe des techniques, vous savez, pour aider à supporter.

— Dites-m'en plus ! Vous m'intriguez !

— La méditation, par exemple, ça fonctionne bien. Et c'est salubre pour le corps et l'esprit.

Toby est déçu. Il s'attendait à une méthode plus insolite, il réplique :

— Je ne suis vraiment pas très sûr que cela puisse m'aider à prendre mon mal en patience.

— Il faut s'exercer, Toby. Fermez les yeux, concentrez-vous sur votre respiration, l'air qui entre dans vos poumons, le souffle qui sort de votre bouche... Allez-y !

— Bon d'accord !

Toby baisse les paupières et respire lentement, l'air imaginaire est son calmant. Inspiration, expiration. Inspiration, expiration. Il rêve d'un premier carrefour où des milliers de chemins se déroulent à lui dans une multitude de possibilités.

— Eh ! Toby, ça va ?

Il rouvre les yeux.

— Infaisable, Godot.

— T'étais parti loin, n'est-ce pas ?

Toby remarque que Godot le tutoie maintenant. Il chuchote d'un air gêné :

— J'étais sorti de l'autre côté ! Désolé.

— Ah ! Tu vois que ça marche, la méditation.

— J'ai plutôt cauchemardé que médité, mais en tout cas, ça fait passer le temps...

Godot sort de son visage un sourire qui veut tout et rien dire.

.....

Bien après plus tard, Toby et Godot entrent en même temps quelque part. Une vingtaine d'autres numéros sont déjà dans le sas. Au loin, une seconde porte s'ouvre. En ordre serré, tout ce grand monde se précipite pour passer le seuil. Toby et Godot se retrouvent dans un boyau immense rempli d'encore plus de quidams. Ils se casent dans la file indienne.

Ils avancent lentement, mais en continu, c'est déjà mieux qu'à l'extérieur !

Le couloir est laid à en perdre la vue, un supplice de six à huit mètres de large avec un sol bleu nuit lavasse qui s'écoule trop loin, et de longs murs moroses en béton brut qui rejoignent un plafond anthracite où des néons disséminés bavent un halo aveuglant.

À l'autre extrémité, à des années-lumière au moins, on aperçoit par intermittence des éclairs éblouissants.

.....

Après un temps exponentiel d'attente, Toby et Godot, arrivés au bout du conduit, aperçoivent la clarté de la délivrance. Un tourniquet de contrôle d'accès gris métallisé, à trois barres, se situe à deux enjambées d'eux.

— Je crois qu'on arrive vers l'après, Godot. Y en a plus pour très longtemps ! C'est à notre tour de devenir feux d'artifice. Ce fut chaotique, mais on y est. C'est le début de la fin, lance avec enthousiasme Toby.

Godot se retourne et lui jette un ultime regard amical :

— J’espère bien, Toby...

— Une fois arrivé là-bas, tu m’attendras Godot ?

Godot ne répond plus ; Toby voit son bras de tissu mauve se baisser.

Un bip aigu.

Devant lui, Godot vient d’être projeté en étincelles vers d’autres latitudes.

C’est au tour de Toby. Il pose sa main sur le disque noir situé sur le dessus de la borne, « ça ressemble à une plaque de cuisson en vitrocéramique », se dit-il.

Le cercle se colore en bleu puis à nouveau le signal sonore retentit, les barres du tourniquet, les gens, les couleurs, les bruits... Son microcosme s’efface.

01010100 01101111 01100010 01111001 est propulsé à 299 792 458 mètres par seconde dans l’illuminé céleste bazar où brillent mille soleils accrochés.

Si je devais présenter brièvement celui qui a pondu ça, je débiterais à coup sûr par son nom et son âge, puis sans doute que je glisserais deux ou trois banalités, pour causer.

**AL REG**, 47 ans. Père d'une petite fille de 7 ans. A fréquenté épisodiquement un lycée rémois, y a même dérobé un bac littéraire. A connu une pandémie. Est resté cloué chez lui. A écrit son premier manuscrit. Peut être suivi sur [Instagram](#).

# Secousses

**Corinne Sérié**

Gers (32)

À deux minutes près, Mathilde avait failli manquer son train. Dernière chance pour elle de rendre son papier à temps. Un petit matin froid, une brume trop dense pour dépasser les plus lents. Et cette légère appréhension qu'elle tentait de chasser d'un geste vif, comme on chasse une mouche. Elle peinait à se frayer un chemin dans la foule déjà dense, ses affaires emmêlées cahotant sur ses hanches.

Installée à une place près de la fenêtre, Mathilde se détendit, surmontant le crissement de la rame sur les rails et les annonces incessantes des haut-parleurs.

À sa droite, une jeune femme brune disposait sur la tablette les accessoires nécessaires pour se connecter : chargeur, portable, PC... Hormis le café qu'elle sirotait à petites gorgées, rien ne pouvait éloigner ses mains du clavier.

Calée au fond de son siège, Mathilde observait la jeune femme en tailleur-pantalon, derbies aux pieds, qui donnait l'image d'une jeune cadre efficace.

Pourtant, la façon qu'elle avait de tordre l'une après l'autre ses chevilles et de dessiner au sol des positions, comme le ferait une danseuse, atténuait son verdict.

Distraite par les gouttes de pluie qui claquaient sur les vitres, Mathilde suivit quelques instants les silhouettes en gabardine qui longeaient la rive du fleuve. Elle s'imagina marcher à leurs côtés, sans but précis. Être juste là, au-dehors.

Mais elle devait se mettre au travail. D'une main décidée, elle sortit de sa sacoche au cuir craquelé son carnet rouge et les journaux du matin. Se forma alors un amoncellement de papier qui attira les regards alentour.

Page après page, dans le bruissement du papier, elle scrutait les événements à partir desquels un arrangement, une déviation nourrirait d'autres histoires, d'autres récits : des textes courts souvent sombres.

Mais ce matin, aucun sujet ne l'inspirait. Impatiente, elle s'agita sur son fauteuil, rejetant vivement les feuilles inutiles. D'un regard appuyé, la jeune femme brune marqua son exaspération, au moment où un titre accrocha enfin l'attention de Mathilde.

Plus qu'une heure de trajet — déjà se dessinaient le plan et les grandes lignes d'une courte nouvelle.

Toute à son travail désormais, Mathilde écrivait rapidement, jetant parfois un regard à sa montre. Avant de rédiger la toute fin de l'histoire, elle s'interrompit pour faire quelques pas.

Elle plaça alors ses affaires sur son siège, sans prendre la peine de les ranger, puis, revenant sur ses pas, les glissa finalement dans la sacoche de cuir. Elle referma le rabat et serra un instant le cuir usé contre elle, comme pour retenir l'élan de l'histoire encore inachevée.

Un léger soubresaut parcourut la rame. Personne ne sembla y prêter attention.

Que lui arrivait-il ?

Alors qu'elle allait actionner la porte du compartiment, elle fut arrêtée net, paralysée par le crissement du fer sur les rails — un bruit éprouvant — avant d'être propulsée puissamment contre la porte à moitié enclenchée.

Sifflement assourdissant des freins, cris effrayés, bruit des bagages au sol. Une force précipitait tout indifféremment.

Les affaires s'amoncelèrent contre les parois.

Ordinateurs, livres, journaux, vêtements épars, téléphones portables. Tout s'entremêlait et figurait un monde dérégulé.

Puis ce fut le silence.

Étourdie, son regard se posa d'abord sur sa main qui enserrait encore, crispée, le gobelet de café renversé au sol. Réflexe dérisoire, comme pour effacer ce qui venait de se passer, elle tenta d'éponger le liquide brun répandu sur la moquette.

Sa tête lui faisait mal. Elle avait envie de pleurer. Pourtant, elle se mit à sourire.

Une de ses chaussures avait traversé l'espace laissé entrouvert et elle réalisa le ridicule de sa tenue — une seule chaussure au pied, ses jambes aux collants grillés et, par-dessus, sa jupe tachée de café. Son esprit ne parvenait pas à mettre des mots sur les images du chaos devant elle. Sa voisine, la jeune femme brune, croisa un instant son regard. Un petit geste de sa main l'invita à la rejoindre, et les mots affleurèrent...

La jeune femme brune s'était inquiétée pour elle. Débarrassée de son écran, elle massait ses jambes, et ses gestes étaient d'une grâce infinie. Un silence complice s'installa.

Aucune explication de la part de la compagnie ne vint soulager leur attente.

Au lieu de cela, après quelques minutes interminables, une voix synthétique, non humaine, vint annoncer « le retour à la normale » et le redémarrage progressif de la rame.

Mathilde ressentit au fond de son ventre l'ébranlement du train et son accélération. Au près d'elle, la jeune femme brune redressa son buste et bascula la tête en arrière. Comme pour se préparer à affronter une nouvelle épreuve.

Une vague protestation monta du sol avant que chacun, résigné, ne regagne sa place.

À sa montre, il ne restait plus qu'une demi-heure de trajet.

Les passagers, anxieux, partageaient, dans un silence tendu, le même désir de quitter ce train. Ils scrutaient le paysage, inquiets d'un obstacle ou d'un incident qui surviendrait à nouveau.

En hauteur, la voie longeait la colline avant d'amorcer une longue courbe vers les faubourgs.

Pris trop vite, le virage projeta les passagers sur le côté droit de la voiture.

Une dernière secousse. Le hurlement métallique du fer contre le fer couvrit les cris.

Les wagons glissèrent hors des rails. Un homme rampa au-dessus des corps renversés, se jeta sur le frein de secours qu'il actionna plusieurs fois — en vain.

Mathilde agrippa la sacoche de cuir tandis que le convoi se disloquait dans les champs aux arbres fauves. Un flash — elle pensa à sa nouvelle — puis se blottit contre la jeune femme brune, tremblante.

Le lendemain, on parla d'« avarie hydraulique ».

Les images tournèrent en boucle sur toutes les chaînes.

Dans la petite maison près de la voie, Léa n'avait presque pas quitté la fenêtre depuis l'accident.

La jeune femme rajusta le châle sur ses épaules. Le feu dans le poêle avait fini par s'éteindre. Elle prit appui sur la table basse pour déplier ses jambes. Maladroite, sa main accrocha la sacoche de cuir découverte près des rails, posée, verticale, à côté de son ordinateur.

Elle referma les yeux, et revit les wagons abîmés, tombés non loin de la maison, le fracas résonnant encore dans ses oreilles.

Ses doigts suivirent machinalement les craquelures du cuir abîmé. En parcourant le contenu, une photo glissa d'un petit carnet rouge. Au dos, elle déchiffra sur le papier glacé le prénom de Mathilde.

Elle examina l'image. Les mains posées sur un carnet aux lignes noircies, la jeune femme, stylo à la main, semblait avoir été interrompue dans son travail d'écriture. Son visage exprimait une certaine impatience que modérait un sourire forcé.

Léa examina à nouveau le carnet. Vide.

Peut-être, dans ce wagon, Mathilde s'était-elle apprêtée à écrire ce qui prenait forme, maintenant, sous les doigts de Léa.

S'accorderait-elle le droit d'écrire à la place de la jeune femme de la photo ? Un instant d'hésitation, puis les phrases s'égrainèrent, comme si Mathilde se tenait, muette, à ses côtés.

Une première phrase :

— À deux minutes près, Mathilde avait failli manquer son train —

Puis d'une traite, une nouvelle, qu'elle intitula *Secousses*.

**Corinne Sérié** vit près de Samatan, dans le Gers. Elle écrit des nouvelles où un événement inattendu fait vaciller les êtres et déplace les identités. À travers perceptions et silences, le récit suit leurs hésitations, jusqu'à trouver une autre voie. Vous pouvez la retrouver sur **Facebook**.

# Road Tripes

François Revaclier

Suisse

## 1

Ça commence comme ça.

Comme de reprendre dans une poche le petit calepin plissé sur les côtés et jauni par l'humidité. Comme ça.

Comme de tourner la page de là où je m'étais arrêté ; un espace blanc prêt à être rempli de mots pensifs ou biffés, de chiffres calculés, d'un dessin griffonné qui a fait passer le temps.

Comme ça.

Comme ce petit rituel qui me pose quelque part, au pied le sac encore chaud de la soute d'un avion, du coffre d'un taxi.

Comme ça.

Et comme ces premiers mots qui atterrissent dans ma bouche, qui marquent un territoire de mon empreinte vocale, qui disent le mot de passe : « Gudang Garam Filter One ». Et m'asseoir ensuite sur un tabouret en plastique coloré face à la rue qui trafique un quotidien, qui cuisine des saveurs, qui crée du son.

Je suis Albert qui devient Dalamdunia à la première gorgée d'un café noir au sucre et à l'inhalation d'une fumée en robe de clou de girofle.

Comme ça.

Et puis ?

Les questions de Rolf : « Qu'est-ce qu'il se cache derrière toute ton histoire ? »

Rolf tient un petit hôtel sur les hauteurs et fait du tennis à 7 heures du matin avant la grosse chaleur. Je lui ai parlé de Federer pour rire, il m'a parlé de Krishnamurti avec un sourire, le deal a été conclu. Je pose mon sac dans la chambre 3 à bon prix face à la piscine. Les pigeons siffleurs volent au coucher du soleil pour se dégourdir les plumes, les moustiques s'attaquent à mes chevilles, la chaleur est écrasante et la climatisation est éteinte, tout va bien.

Et puis ?

Les questions de Rolf tournent en boucle dans ma tête : « What is the meaning behind the all things ? What does it mean ? What kind of meaning you want to give behind the whole story ? » Ma réponse ? Elle est partie en scooter à la recherche de mots d'épices au marché et retirer du cash dans un ATM. Elle ne devrait pas tarder. Le mouvement répétitif et circulaire du ventilateur berce mon attente, mes yeux se sont clos. Étendu sur le lit, je me sens partir ailleurs. Le

passage avant le grand sommeil m'emmène au coin d'une rue qui aspire le regard. Une femme au teint pâle et aux longs cheveux noirs tenant un téléphone dans la main gauche, chevauche un varan majestueux à tête d'aigle, aux yeux exorbitants. Ils s'avancent dans ma direction, se glissent tous deux dans mon lit et disparaissent sous le drap en lâchant un parfum lourd et puant qui enivre mon désir moite.

— Allô ?

Ma réponse est en panne d'essence.

Quoi faire ? Jouer au tennis avec Rolf ? Une traversée coulée sous l'eau tiède de la piscine ? Un massage à la pierre chaude ? Une balade en scooter jusqu'à la cascade ou un jus de citron glacé les pieds dans le sable et sentir l'odeur des filets de pêche qui sèchent au soleil ?

— Allô ?

C'était ma réponse. C'était ma réponse qui a trouvé une réponse incohérente au bord de la route en totale errance et en état de choc. Elle dit s'être dispersée derrière une porte d'un hôtel, dans une forêt millénaire, dans un bus, dans un avion, au bord d'une rizière et s'être perdue sur le toit d'un volcan. Je crois qu'elle se drogue ! Elle veut être entendue mais pas forcément comprise. C'est une réponse qui demande l'asile.

## 2

Ma toute première bouffée d'air humide et épaisse est une épreuve, comme un repas trop chargé en graisse. Indigeste. La moiteur me tourne la tête. Je m'accroche fermement à la rampe de la passerelle de l'avion qui mène au tarmac. L'acier transpire, le bitume transpire, le béton transpire et moi, avant même d'avoir atteint la porte d'entrée de l'aéroport, je suis une piscine. À la douane internationale, je présente mon passeport et dépose quelques dollars pour le visa sur le comptoir. Mes doigts collent. Une odeur d'huile essentielle se dégage d'une cigarette posée sur un cendrier. Le fonctionnaire y prend une inspire, rejette une fumée lourde et bleutée et dans un élan martial tamponne "ENTRY" sur une page de mon cerveau. Ensuite, à l'extérieur de l'aéroport, la nuit est déjà tombée du ciel, et tout s'enchaîne, très vite.

— Ok ok taxi !

Sans rien y comprendre, me voilà poussé et assis sur la banquette arrière en cuir rouge d'une Peugeot 306 jaune citron qui file à vive

allure en direction de la ville géante : voie rapide, vitesse, fenêtre grande ouverte, air chaud, les yeux fermés, détente. Et puis, péage, ralentissement, bouchons, klaxons, stoppé net, plus rien ne bouge, tension. Je pense : putain de trafic. Le chauffeur me jette un regard dans le rétroviseur et monte le son de la radio : un type balance une jolie mélodie sur une guitare. Mes yeux fixent le taximètre qui est éteint. Je pense : merde. Je le lui fais remarquer et il me jette alors un second regard dans le rétroviseur en esquissant un sourire. Je pense : merde. Le trafic, lui, se libère et peut à nouveau respirer à pleines soupapes son diesel puant. La berline trouve des espaces de niche et s'engouffre dans la rue de droite, puis celle de gauche ; un dédale de rues droite gauche aux maisons basses et aux lumières intimes jusqu'à finalement atteindre l'hôtel. Au chauffeur je tends un billet et il m'en demande quatre, je lui en donne trois et il m'en demande sept, je lui en donne six, il m'en demande trois, je lui en donne deux, il m'en demande un pour le pourboire, je lui dis : « stop ! ». Il rigole, remonte dans son taxi jaune citron qui démarre en laissant une large fumée noire s'échapper de son cul en guise de remerciement et disparaît de la ruelle. Incrédule, la main dans une poche de mon pantalon, je ressors un ultime billet chiffonné. Je réfléchis et me refais le film. Je pense : putain je me suis fait avoir. Fatigué, je me présente à la réception de l'hôtel où mon nom figure sur la liste des clients à venir. Je prouve ma venue par une pièce d'identité et d'une griffe au bas d'un formulaire. La clef numéro 303 en main, je longe un long couloir à la moquette brun foncé jusqu'à la porte de la chambre, chambre 303. Je glisse la clef dans une serrure branlante, pousse la porte et la referme à double tour. J'attends dans le clair-obscur. J'écoute le silence. Rien ne bouge. Délicatement je pose mon sac sur un carrelage aux reflets brillants, me déchausse et pieds nus, je traverse l'espace sur un sol glissant et chaud jusqu'à la fenêtre. Le patio de l'hôtel légèrement éclairé est joliment décoré de plantes vertes. Je reviens dans l'espace clair-obscur et par tâtonnement, j'accède à l'interrupteur mural que j'enclenche. La chambre est mise à nu par un néon furieusement lumineux : des murs ocre, un petit téléviseur avec un point rouge allumé est posé sur une table carrée, une chaise, un miroir poussiéreux au mur, un ventilateur de 3 pales au plafond, un lit simple couvert d'un drap blanc et un oreiller vert clair délavé. Mes pas calculent 1, 2, 3 et 1, 2, 3, 4 : 12m<sup>2</sup>. J'éteins la lumière et m'assois au bout du lit. L'obscurité repose mes yeux. Je devine mon reflet dans le miroir. Je lève ma main droite qui lui fait un coucou.

— J'y suis.

Je suis une fourmi parmi toutes les fourmis dans un durian qui pique et qui pue. Un point dans un espace infini. Bientôt, je vais sortir de

ma chambre et me plonger dans ce labyrinthe étourdissant où chacun de mes pas fera naître dix lettres puisées dans, au-dedans de ce monde :

d a l a m d u n i a. Un baptême.

d a l a m d u n i a.

Un prolongement de moi-même élastique et translucide.

Je sors libéré et sans caution.

### 3

Aube matinale. Je remonte la petite rue qui s'éveille. Les yeux tirés, la démarche lente les mains dans les poches, j'ai soif d'un thé chaud au jasmin. Je m'arrête à la hauteur d'une galerie de peinture à la devanture colorée. Lui est adossé à la porte. Ses longs cheveux noirs ondulés lui cachent les yeux et lui couvrent les épaules délicatement. Une tasse à la main d'un café noir fumant, il me souffle d'une voix douce : « Reviens ici ce soir, je te présenterai à mon oncle. » Avant de disparaître en prenant soin de fermer la porte derrière lui.

Le soir, je toque à cette même porte. L'homme à la voix douce du matin l'ouvre et m'invite à entrer dans sa galerie. Un amas de tableaux de toutes tailles obstrue le couloir principal. Sur la droite, dans une petite pièce sobrement décorée d'un tapis multicolore à poil court, l'oncle est assis à même le sol, pieds nus, une *Gudang Garam Filter One* à la bouche. Une moustache de quelques poils et un crâne légèrement dégarni sont ses principaux signes particuliers extérieurs. Il m'invite à m'asseoir face à lui. Le protocole peut donc commencer. De mon petit sac à dos bleu, je sors et dispose au centre du tapis un emballage de café pur arabica ainsi que deux paquets de cigarettes rouge sombre et or. Il me tend alors un paquet déjà entamé, j'en tire une clope que j'allume jusqu'à ce que la première girofle crépite. Tout en m'observant du coin de l'oeil, il prépare les cafés noirs au sucre, me tend un verre bouillant et me sourit :

— Je commence une session dans trois jours avec trois étudiants. Je n'ai jamais eu d'étudiant étranger mais tu peux être le quatrième. J'enseigne le degré 1. Après quoi il en restera huit autres. Un mois d'enseignement. Tu habiteras chez moi. Donne ta réponse demain.

Okay

Je ne sais pas

Accrochée au mur une figurine étrange me tire une langue de couleur violette.

J'ai peur.

Non.

Oui.

C'est une nuit noire. La lune se cache.

Je suis nu, assis au pied du puits, les yeux fermés. INTERDICTION DE LES OUVRIR. L'oncle, vêtu de ses appareils de cérémonie, est connecté avec l'ailleurs. Il rote bruyamment. Il chante un tapis de mots à résonance horizontale dans une modulation mélodique linéaire et continue. Je devine sa gestuelle animale, saccadée, sauvage dans une danse furieuse et bruyante. L'invisible est évoqué et se matérialise par un déferlement d'une cascade d'eau froide jetée sur mon crâne. Je m'écroule k-o. Le temps passe avant de reprendre mes esprits. Après avoir remis au puits en guise de remerciements les offrandes de boulettes de riz parfumées au musc, l'oncle plonge ses yeux rouges dans les miens.

— Vingt-quatre jours de jeûne, vingt-quatre jours de mantras, vingt-quatre jours de mouvements, vingt-quatre jours de résilience. Maintenant, l'enseignement peut débuter.

Et puis ?

Au final, après les vingt-quatre jours, il faut passer l'examen.

Et ça commence comme ça

Au village

« Lui, lui, lui et je » se rencontrent pour la première fois, en silence

Nous commençons

Marcher et vite

Nus

Pieds nus

En file indienne

Marcher dans la nuit en silence

Une nuit sans lune

Résistance continue

— Ne regarde pas derrière toi, l'animal totem te suit

Chiens errants

Entités noires odorantes

— Ne regarde pas derrière toi, tu es invisible

En file indienne

Un village, un puits, se verser sept seaux d'eau, en silence

Marcher dans la nuit en silence

Sept villages, sept puits, se verser quarante-neuf seaux d'eau, en silence

Une nuit sans lune

Résistance continue

Retour au village  
Le corps transpire  
Le feu  
Sèche l'effort

Assis, en silence  
Résistance à la douleur il le faut  
Noix de coco sur la tête  
Brisée au marteau  
Le jus coule

— Tu es béni

Debout, en silence  
Résistance à la douleur il le faut  
Dans la pénombre  
Un minéral lourd  
Il te le jette sur le dos

— Reçois en silence et sans souffrance

Et alors ?  
Vivant.

Place à la célébration, bruyante.  
Le jour se lève, la fête au village est chaleureuse. Les bateaux de pêche reviennent du grand bleu, les coqs ont cessé de chanter et moi j'accélère le temps.

— Qui es-tu ce soir ?

Je regarde mon sac

— Demain je partirai, en silence.

#### **4**

Jour J-4.

Je pars

Pour

Bornéo la fragile.

Un équilibre. Physique. Psychique. À trouver

Jour 4.

Bornéo est une vapeur.

Un filtre opaque couvre la cornée de mes yeux. La peau fripée qui transpire jour et nuit ; je vis dans une baignoire d'eau chaude posée

au centre d'un hammam sous un ciel vert végétal. Ils sont trois à m'accompagner et me guider. Trois hommes de la forêt qui la connaissent comme un membre de la famille. Ils marchent et courent entre les arbres semblables à un léopard : ils sont un léopard à trois têtes.

Le camp est installé d'une bâche au sol et d'une autre au dessus de nos têtes. Une bouilloire en fonte est posée sur les flammes pour le café de nuit. Le feu dégage une fumée épaisse qui éloigne quelque peu les moustiques de nos épidermes. Le soleil se couche tôt sur la latitude 0. Aussitôt que la nuit embrasse notre sommeil, les chants des insectes cèdent la place à d'autres chants d'autres insectes et continuent à alimenter un fond sonore assourdissant. Le silence est ailleurs. À la lueur des braises, l'une des trois têtes du léopard écoute et regarde le monde du dehors :

- Tu ne dors jamais ?
- Le jour, l'homme marche pour t'amener de l'autre côté, là où les derniers arbres survivent. La nuit, le léopard est assis et te protège des esprits mauvais qui peuvent tuer. (Il entend) Ah ! L'appel de l'ours qui rôde. Un cri profond, celui de l'estomac vide. Il court, il grimpe, il nage, il est fort, beaucoup plus fort que toi et que moi. Je ne veux pas me mesurer à lui cette nuit.

Je dévisse de ma cheville le corps visqueux d'une sangsue noire et jaune, celle qui gratte et qui pique. Une pluie chaude commence à tomber, drue. Le café de nuit est tiède, j'en bois une gorgée avant de me rendormir, bientôt.

Continuer de respirer

L'instinct de survie, sans cesse.

## 5

Je suis allongé, droit comme un i, sur un lit aux ressorts fatigués et bruyants. Je vis une mauvaise passe. Je lézarde. Mes sens sont dans un état tropical : paresseux.

Le ventilateur brasse bruyamment l'humidité épaisse de la chambre. Les murs partent en moisissure et suintent la crasse. Les toilettes aux carrelages bleu ciel sentent l'eau qui dort et les égouts de la ville. L'unique fenêtre aux rideaux rouges donne sur le couloir étroit de l'hôtel où chaque mouvement se fait entendre. Les secrets n'existent pas. Les courants d'air n'existent pas. Mes yeux sont rivés au plafond avec pour seul divertissement, un speed dating pour insectes qui s'organise au néon, qui diffuse une lumière hôpital.

- Ça va être un massacre.

Parce qu'il y a des geckos.

— Mais bougez bordel ! Un, deux, trois, quatre, cinq, six !

Six geckos sont ventousés au plafond dans l'attente d'un morceau de protéine qui vaille la peine de mouvoir leurs corps reptiliens. Puis ça y est, du mouvement ! Un papillon de nuit kamikaze tente un atterrissage entre six paires d'yeux qui n'invitent pourtant pas au flirt.

— Quel con !

Il se cogne plusieurs fois contre le néon avant de finir sa vie dans la gueule du gecko le plus agile. Fin de partie.

— Vous pouvez pas vous occuper des cafards au sol ? Aucune réponse, évidemment.

La cigarette écrasée dans le cendrier posé au pied du lit, je bois une gorgée d'eau tiède au goût de plastique.

— Qu'est-ce que je fous dans cette ville ?

Une ville du sud-ouest choisie au hasard de mon index, les yeux fermés, sur une carte de l'île. C'était hier, l'ennui déjà. Et ce matin, j'embarque donc dans un bus qui pue l'acier poisseux et la vieille pluie à destination de ce bled situé à quelques encablures de l'océan. Après septante-huit arrêts (je les ai comptés) et six heures de route, la carlingue s'arrête sous une pluie diluvienne sur une vaste place déserte. Sur la fenêtre embuée par la condensation, mon doigt dessine une petite ouverture pour y voir plus clair : aucun abri visible pour me sauver du déluge une fois dehors. J'hésite. Le contrôleur dans un sourire avec pour seule dentition restante les deux canines du haut m'invite à débouler du bus rapidement. Le sac sur l'épaule, je descends les trois marches qui séparent mes sandales arc-en-ciel de la première flaque d'eau. Plouf ! Immobile, vertical, j'accepte la pluie ; détrempé, j'accueille l'inconfort. La porte derrière moi se referme et dans un ultime klaxon, le bus s'en va laissant une large fumée noire s'échapper de son cul en guise d'adieu. Je suis toujours immobile et j'ai même un peu froid. Au travers du rideau de pluie, je distingue une silhouette floue qui traverse d'un pas décidé voire belliqueux la place dans ma direction. Et à bonne distance, j'identifie la chose : c'est un flic ! À moins de cinq mètres, à moins de trois mètres, à moins de un mètre. Zéro. Au moment même où ses hautes bottes noires font face à mes sandales arc-en-ciel, pataugeant dans la même flaque d'eau, le flic m'enlace de son large corps mouillé en

me gratifiant d'un « welcome Sir where are you going ? » C'est absurde !

- Do you have an umbrella ?
- What ?

Comme par miracle, la pluie cesse.  
J'entends à nouveau le murmure de la vie urbaine.

- Cheap hotel, where ?
- There !

En pointant de sa main gantée de cuir noir une ruelle sombre qui te regarde, une ruelle qui te regarde et te déshabille, une ruelle qui te déshabille et t'aspire, une ruelle qui t'aspire et te bouffe.  
Voilà.

- Qu'est-ce que je fous dans cette ville ?

Maintenant l'amok de désir ronge mon ennui. J'ai noté un karaoké à l'enseigne dorée en face de l'hôtel. Je me décide. Un gecko a bougé pour un moustique et moi pour un désir. J'éteins la lumière pour en rejoindre une autre, plus rouge, plus chaude et avec quelques roupies en plus dans ma poche.

## 6

J'étais déjà venu ici auparavant et aujourd'hui, j'y reviens. Oui bien sûr, tout se construit très vite et très haut, pas toujours dans le bon sens d'ailleurs mais il y a quand même une bonne nouvelle (je l'ai lu le long de l'avenue) : « We built better we serve you until finish! » (Nous construisons mieux, nous vous servons jusqu'à ce que tout soit terminé !) C'est vraiment réjouissant. Sur cette même terrasse, des ados reposent leurs drôles de cerfs-volants et grignotent des chips aux crevettes. L'un d'eux au t-shirt trop long me demande :

- Avant la ville, y avait quoi ici ?

À l'unisson comme à l'école, les mains se lèvent, les réponses fusent, se chevauchent, je n'en comprends aucune sauf les miennes avant que le grignotage des chips aux crevettes impose une réflexion semi-silencieuse générale et bienvenue : « Avant la ville, y avait quoi ici ? »

Les drôles de cerfs-volants à nouveau dans le ciel, je m'éloigne à bonne distance et discrètement de ma poche je sors un Mickey que je

pose délicatement sur ma langue. Un acide m'aidera à y voir plus clair.

Sur le toit de l'hôtel, je regarde la ville qui pousse.

Sur le toit de l'hôtel, je suis au bord de la falaise

Et en bas

Je suis l'arbre solitaire

Et à mes racines

Je suis la terre qui craque

Et dans les fissures

Je suis le tremblement de terre

Et dans les entrailles

Je suis le bloc qui pousse

Et à la naissance

Je suis la ville qui touche le ciel

Et dans les nuages

Je suis Divin

Et puis ?

La nuit. Une terrasse déserte et moi, à plat ventre. Des grosses gouttes de pluie annoncent un orage. Je repère la porte d'accès à l'hôtel dont la perspective géométrique est encore douteuse. Sur un sol en mouvement rose bonbon, je tente un retour dans ma chambre trois étages en dessous. Trois heures plus tard (ou peut-être quelques minutes plus tard), je pousse la porte 303. Baignée dans l'obscurité, une lueur douce et chaleureuse éclaire le ventilateur du plafond depuis le lit. Je pense : oh ! une fée en minuscule. Je m'approche silencieusement, sensuellement, amoureusement, prêt à tout, mariage compris. En regardant le lit de plus près, je pense : oh ! mon téléphone portable. Mickey n'a pas dit son dernier mot. Je lis sur le petit écran : « 10% de batterie restante », ainsi que le jour, le mois et l'année. Je fouille dans mon sac à la recherche du canif aux lames multiples, j'ouvre le petit poinçon et contre le mur, sous le miroir, je grave : Dalamdunia, one way, 27/3/xx.

Il est minuit une, précise ; aujourd'hui c'est mon anniversaire.

## 7

« Ma chérie ne m'attends pas, je suis aspiré ailleurs. Elle est là, face à moi. Sa respiration sourde et ample perturbe mon sommeil ; j'ai la sensation que ses arbres marchent. Pour ne pas me faire étouffer par ses racines, je dois me fondre dans son mouvement. Et aujourd'hui il est temps. J'abandonne la boussole pour me diriger vers mon point cardinal qui est un refuge de mousse. Ma route de bitume se mute en tapis végétal, c'est plus doux au toucher.

Te souviens-tu de ce chemin que je dessinais depuis petit, qui se terminait toujours Dans un quelque part ? Du dehors vers le Dedans,

jamais l'inverse. Eh bien je pense bientôt être là où je dois être. Dans le Dedans. Le Dedans qui n'a plus de dehors. Tout est limpide.

Sans peur, sans crainte, je suis serein.

Tout est limpide, oui.

J'entends déjà ton cœur qui est à ma recherche. Où que tu sois, tu me retrouveras au pied de l'arbre où il sera bon de se reposer et au fond de son écorce, tu m'entendras y vivre. Puisse cet instant t'offrir la sérénité que je n'ai jamais réussi à donner. Pardon.

Un papillon sur mes lèvres s'envole et porte mes baisers vers toi, et le vent s'occupe du reste. Je t'aime, aujourd'hui je le sais. »

Sa grande gueule ouverte me happe et se referme doucement sur moi. Hier, aujourd'hui, demain, je suis sa proie.

C'est une forêt qui cache un boa.

Encore la rivière à traverser et je laisse derrière moi la petite ville pour la Grande Verte.

Un saut.

Et puis ?

Ça sent

Ça sent le diesel.

Ça sent la désolation.

Où est passée la canopée ?

Fauchée.

C'est grave ?

Oui, tragique pour toi, pour le léopard à trois têtes, pour eux.

- Mon compagnon, je t'ai observé sur ton territoire te mouvoir comme un funambule sur une corde fine. Tu connais le prénom de chaque fourmi, tu lis une branche cassée comme un poème, tu imites le chant des arbres et ta voix se confond avec les craquements de mes pas sur les feuilles mortes. Subitement tu me fais attendre une demi-heure sur un rocher de mousse parce que... parce que tu as tes raisons évidemment. Et tu as gardé le silence quand tu es revenu enfin vers moi pour poursuivre notre chemin. Au fond tu as toujours été silencieux, ou peut-être que mes oreilles ne sont pas adaptées à entendre le son de ta voix. Et puis ? Je te le dis à toi et tu pourras le répéter à qui le veut : ils construiront une ville sur le cimetière des ancêtres et tu y vivras. Tu apprendras à imiter le son du béton pour t'orienter. Et tu te souviendras peut-être de l'odeur d'une écorce pour t'endormir.

## 8

Il doit être 5 heures du matin.

Il m'a dit que c'était un spectacle spectaculaire : « Voir le Volcan et mourir. »

J'ai marché plusieurs heures à la frontale dans une odeur de soufre jusqu'au point culminant encore plongé dans l'obscurité. À présent je suis assis sur une pierre plate face à l'est. Le froid intense mord les extrémités de mon corps. Je réchauffe mes doigts à la vapeur d'une tasse de thé au jasmin et croque dans une pomme sans goût. Puis une lueur rouge teinte légèrement le bas du ciel et annonce le début des réjouissances : « Voir le Volcan et mourir. »

Oui, voir le Volcan, mais pourquoi mourir ?

Peu à peu, un paysage lunaire s'ouvre généreusement devant moi, autour de moi et je souris. Et plus le Volcan se découvre plus je m'illumine. Je me surprends même à rire. Un rire hors de tout contrôle. Un rire de bonheur, d'allégresse, de pardon. Mes émotions s'entremêlent, s'entrechoquent, perdent la raison jusqu'à remercier tous les dieux de tous les bazars du monde d'avoir guidé mes pas ici.

Alors pourquoi mourir ?

Voilà que la terre tremble, l'horizon sursaute. Une voix profonde de sous terre jaillit à la surface du cratère puis percute en écho d'un côté à l'autre les parois de la caldeira dont le Volcan est situé en son centre. C'est une éruption d'énergie, indice d'explosivité 10/10 ! Une énergie contagieuse qui me fait danser, rire, respirer. Dans mon état de transe, une passerelle suspendue chimérique surgit du Volcan à mes pieds et m'invite à la traverser. La passerelle rebondit à chaque foulée de ma course euphorique jusqu'au cratère. Au sommet, à perte d'haleine, je ne suis pas seul. Non. C'est un matin de célébration où une foule en fête s'active à la prière dans un désordre urgent et pleine de dévotion. Je regarde autour de moi en film accéléré.

Puis arrêt sur image

Arrêt sur une image

Sur elle

Suspension

Magnétique

Les tic-tac du temps ne répondent plus

Elle cadre le temps

Une déesse ?

Envoûtante

Je suis en apnée au sommet du Volcan.

Elle, immobile, le regard loin à l'horizon, verticale : elle est formule, elle est théorème, elle est géométrie, elle est divine.

Son trois-quarts dans l'objectif, je déclenche la mécanique.

Une déesse s'est imprimée sur un papier perlé de 220 grammes.

Alors oui : « Voir le Volcan et mourir. »

## 9

Comme un vertige.

Une rizière bordée de palmiers au bord d'une route de campagne. Des tissus hissés le long de longues tiges de bambou, plantées et courbées au milieu du champ, sont des épouvantails. C'est un paysage qui se regarde, s'écoute et s'apprivoise. Je suis accroupi sur un muret de terre, la tête au creux des mains : je pactise avec l'amour.

— Maintenant je suis prêt à te regarder

Le chant des grillons accompagne la brise qui fait danser les tiges de riz et balancer les palmiers ; un bonjour, un au revoir.

— Maintenant je suis prêt à t'écouter

Il règne une grande quiétude.

Une pluie fine glisse le long de mon visage.

Derrière la rizière, une brume grise et volatile se joue des reliefs d'une colline. Un rayon de soleil se permet une percée qui met à jour une petite maison en bois à l'orée d'une clairière. Et l'image s'éclaircit, une silhouette fait son apparition : un homme à la peau blanche. Il s'assoit dans la même position que moi, une lance tenue dans la main droite, un tissu rouge autour de son poignet gauche et des chaussures sombres aux pieds. La pluie fine devient plus soutenue, ses gouttes martèlent mon visage comme des petites baffes désagréables. Le rayonnement du soleil maintient l'image de la colline dans une belle lumière : la petite maison en bois, la clairière, l'homme et maintenant une femme et deux enfants se joignent à lui. La femme porte une chemise fuchsia à manches longues et les enfants sont nus. En ligne parfaite, ils sont tous accroupis face à moi dans une expression du visage parfois tendre, parfois indifférente : « Que me veulent-ils ? »

— Maintenant, je suis prêt !

Comme un vertige.

L'homme bouge ses lèvres, ses mots sont aussitôt balayés par la brise qui a forcé en un vent plus orageux. À présent, le temps gronde : la pluie est tempête et les tiges de riz sont couchées par la force des éléments. Mes pieds sont collés à la terre. Je me débats mollement, sans aucune conviction. Et mes yeux coulent de l'eau. Je pleure ? Inexorablement, mon corps s'enfonce dans la rizière. Je ne peux que suivre le mouvement, mes dernières forces sont concentrées au cœur. Je reçois les derniers sourires de la colline

toujours baignée dans la lumière. Et je lâche prise. Et mon souffle fait des bulles de boue. Puis tout s'efface.

C'était une rizière bordée de palmiers au bord d'une route de campagne.

Comme un vertige.

## 10

Depuis en haut je regarde le monde d'en bas : un monde de nuit, un univers de silence. Là, un point lumineux dans l'espace. Je pense : une étoile errante ? une ampoule qui court ? une voiture ?

— Où vas-tu ?

Premier bâillement sur un siège légèrement incliné.

Je contrôle la trajectoire de l'avion sur un petit écran : un espace géographique.

Second bâillement.

Je contrôle la trajectoire du point lumineux par le hublot : un espace cosmique.

Troisième bâillement.

La pilule fait son travail, mon corps se relâche ; les paupières lourdes, mes yeux se ferment : un espace onirique.

— Je t'écoute.

« J'ai envie de pisser. Huit heures de route, seul, dans ma vieille Peugeot 306, dont trois heures rien que pour la montée au col. Une route sinueuse qui serait hantée par des djinns mauvais qui en voudraient à ton âme si tu t'y arrêtes. Je le sais parce que mon frère me l'a dit qui l'a lui-même appris de notre cousin. J'ai envie de pisser. De l'air froid s'engouffre dans la voiture. La raison ? Une vitre up à mi-hauteur qui ne répond plus quand je presse sur le bouton down. Up/down. Et les deux thermos de café sont vides. Down. Et le cendrier déborde. Down. Up/down, Up/down, Up/down. La montée est laborieuse. Je reste sur la première, l'accélérateur pied au plancher, pour les dix derniers kilomètres avant l'arrivée au col. C'est que je dois tracer la route pour le rendez-vous de demain matin 6 heures, le Boss de l'autre côté de la frontière m'a dit : « Sois précis ! » Le moteur chauffe.

— Allez ma vieille, on y est presque ! Je sais que je t'en demande beaucoup mais une fois que le colis sera transmis au Boss, je t'offrirai des pneus neufs et un nettoyage intégral au champagne sur ta peau jaune citron. Je t'emmène au bord de la mer voir le coucher du soleil. Rien que toi et moi !

J'ai envie de pisser. Il est 1h47 sur la montre du tableau de bord. Quand la fréquence est bonne, la radio émet des chansons populaires locales que je fredonne clope au bec. Fumer et chanter m'évitent de piquer du nez. C'est une nuit noire. La lune se cache. J'ai envie de pisser : « Putain j'en peux plus, mais oui j'ai envie de pisser ! Au diable les djinns ! » Je range la 306 sur le côté de la route, laisse tourner le moteur par précaution et les phares en état d'alerte. Je sors mon bazar, et le jet d'urine se perd dans un noir d'encre. Ma nuque se cabre. Je regarde le monde D'en haut où trois points lumineux, deux syncopés aux extrémités et un troisième au centre, se frayent un chemin parmi les étoiles et volent en direction de l'Est. Ton avion.

- Tu dors ? Dans un avion, il paraît que tu as droit à du champagne au réveil, c'est vrai ? C'est classe le champagne au réveil !

Après les trois dernières gouttes, je range mon bazar et reprends la route, sans l'ombre d'un djinn. Le col est atteint, on est dans les temps. Il fait un froid glacial. Des frissons engourdissent mon cerveau. Je monte le volume de la radio et m'accroche fermement au volant : maintenant place à la descente. Ma vieille se lance. Je passe la deuxième pour profiter du frein moteur et économiser les plaquettes. Les premiers virages sont serrés, sans l'ombre d'un djinn. Et puis, bâtard ! La fraction de seconde. Ma concentration se relâche pour une fraction de seconde, la fraction de trop. Une attaque de paupières me plonge dans le noir. Ma vieille et moi, on ne répond pas à un virage. Le virage de trop. Et le saut dans le grand vide. Dans l'ombre d'un djinn. »

- Monsieur ? Nous traversons une zone de turbulences, veuillez attacher votre ceinture s'il vous plait.
- Vous avez du champagne ?

## **11**

Je cherche un hôtel à un prix léger pour passer quelque temps en Ville. Il me dit que je trouverai mon compte à l'Hotel des Rôses.

- Tu vas tout droit. Ensuite tu vois le panneau bleu ? Tu tournes à gauche et là tu demandes l'Hotel des Rôses. Il n'y a pas d'enseigne mais tout le monde le connaît.

Je vais donc tout droit, ensuite je vois le panneau bleu, tourne à gauche et là je demande l'Hotel des Rôses. Sans hésitation, on me répond que l'entrée est ici, derrière une imposante porte en bois

massif qui est entrouverte. Je jette un regard à l'intérieur qui inquiète les pigeons nichés dans les recoins du haut plafond du hall de la bâtisse. L'ambiance y est sombre et sinistre, l'odeur est poussiéreuse et l'air plus frais qu'à l'extérieur. J'entre et me dirige au bas d'un escalier où un vieil homme vêtu d'une djellaba bleue est assis. Il dort profondément sur une chaise en métal rembourrée par des coussins usés. Sur sa gauche, un panneau fléché sur pied : « Hotel des Rôses 7th floor. » L'escalier en colimaçon est en béton, bien travaillé par le temps, et la rambarde en vieux bois. Je monte les marches d'un pas lourd et trainant, c'est que le sac pèse sur les épaules. L'objectif du 7e étage à pied me semble inatteignable. Finalement l'escalier aboutit face à une porte à l'enseigne dorée : « Hotel des Rôses. » Une petite flèche en carton contre le mur indique une sonnette. Je la presse une fois et je patiente. Au loin, les muezzin appellent les fidèles à la prière. J'insiste : je la presse deux fois et je patiente. Les chants amplifiés se mélangent, se séparent et s'épuisent : il doit être 16 heures. La troisième fois je n'insiste plus, je m'impatiente. Je pousse simplement la porte et par curiosité, je sonne la sonnette qui ne sonne pas. Elle est en panne. Un jeune homme au regard sérieux, assis à une table qui fait office de réception, se lève et d'un souffle me dit :

— Welcome Sir, you want a room ? all full but still have dormitory okay for you ?

La grande aiguille de la pendule accrochée au mur derrière lui s'est arrêtée à 10. La petite aiguille a, quant à elle, disparue. Dans le petit salon à côté de la réception, une femme sans âge à l'allure distinguée, assise sur un sofa de la même couleur que son rouge à lèvres, rafraîchît son maquillage. Ses cheveux, serrés d'un tissu de la même couleur que son rouge à lèvres et que le sofa, sont maintenus en pyramide. Sa beauté particulière et son maintien royal se fondent dans le décor et attirent le regard. Elle ne me porte aucune attention, referme son petit miroir, le range dans son sac à main et attend. Elle attend. Je me retourne vers le jeune homme au regard sérieux de la réception :

— Okay for a bed in the dormitory room.

Le temps d'une douche, la femme sans âge a disparu. Une année passe.

Je vais tout droit, ensuite je vois le panneau bleu, tourne à gauche et je reviens à l'Hotel des Rôses où ce même vieil homme en djellaba bleue dort toujours aussi profondément au bas de l'escalier. Un seul changement au tableau : un fauteuil vert aux motifs violets a

remplacé la chaise en métal et ses coussins usés. Je pense : il me semble plus confortable. Deux par deux, je grimpe les marches de l'escalier en colimaçon avec agilité jusqu'au 7<sup>e</sup> étage et sans passer par la case de la sonnette je pousse la porte avec énergie ce qui fait sursauter et se lever d'un bond le jeune homme au regard sérieux de la réception. Je lui dis :

— Okay for a bed in the dormitory room.

Par curiosité, je sonne la sonnette qui sonne ; elle fonctionne. Le jeune homme me fixe, plisse les yeux, ce qui amplifie son regard déjà très sérieux, et se rassoit. Le temps se suspend. Je patiente. Puis il se décide pour une action. Lentement, tout en extension et en un seul mouvement, il allonge son corps et tend son bras sur la gauche vers le Grand Livre de l'Hotel des Rôses, et dans un long soupir sonore, il tourne la page de couverture suivi de quelques mots marmonnés dans un dialecte local. Le temps se suspend à nouveau. Le jeune homme est concentré sur le Grand Livre de l'Hotel des Rôses. Je m'assois, accoudé à la table de la réception. Je le regarde. Je pense : il m'ennuie. Et je commence à m'ennuyer. La grande aiguille de la pendule accrochée au mur n'a pas bougé depuis une année, il est toujours 10. Cette profonde léthargie invite mon attention à se focaliser sur le petit salon et elle est là ! La femme sans âge est là. Là et assise sur le même sofa et dans la même position d'attente qu'il y a douze mois. La couleur du tissu qui maintient sa chevelure en pyramide a viré en rose bonbon. Je m'entends dire à voix haute :

— J'aime moins.

Elle se détourne et me regarde. Je me détourne et je regarde le jeune homme qui lui est toujours concentré sur le Grand Livre de l'Hotel des Rôses. Il donne même l'impression de s'être assoupi. La femme sans âge s'approche et dans un anglais so british me murmure à l'oreille :

— Enjoy a joint ? Follow me !

Sans attendre la réponse du Grand Livre, je la suis dans le long couloir au parquet qui craque. J'apprécie son déhanché dans sa jupe rouge feutré. Au fond du couloir, elle s'arrête en face de la chambre 303 à la serrure branlante. Elle frappe trois coups à la porte qui s'ouvre sur deux géants aux longs cheveux blonds vêtus de cuir noir. Intimidé et perplexe, j'hésite à entrer dans cette pièce minuscule baignée dans une odeur de tabac froid. La femme sans âge m'invite à m'asseoir à ses côtés sur le lit. J'accepte l'expérience. Les géants sont assis sur le lit d'en face. Une ambiance intime s'installe ; c'est que

l'entre-deux lits, très étroit, force nos genoux à se frôler, à se toucher puis à vraiment se coller. Les yeux matent, ma gorge se sèche. Mon regard prend la fuite sur un ongle sale de ma main gauche. J'observe attentivement et en détail toutes ses imperfections jusqu'à son contour irrégulier. Je pense : il est sale et moche mais il pourrait être propre et beau. Alors que mon imaginaire tente un scénario érotique à plusieurs mains, le grand au piercing nasal sort de sous le lit une valise remplie de cassettes de hard rock et de punk toutes classées par ordre alphabétique, tandis que son pote, au cou tatoué d'une rose, roule un joint en racontant en détail la route en moto depuis l'extrême Est. Là, je me détends, là, la femme sans âge me sourit. Nous fumons en écoutant du métal finlandais. Je pense : évidemment que la chambre n'est pas proportionnée à l'envergure physique de ces deux types. Elle n'a même pas de fenêtre. Après le deuxième joint, je pense : oh ! elle n'a pas de porte. Au troisième joint je ne pense plus. La chambre a disparu. Je m'allonge sur un lit couvert de pétales de Rôses.

La femme sans âge me caresse les cheveux, je crois.

Le temps d'un temps.

Et puis plus rien.

À mon réveil le matin, la chambre est vide. Une bouteille de whisky est posée à côté de mon oreiller avec un mot signé au nom de Janet. La femme sans âge trafique de l'alcool fort dans les hôtels chics de la Ville.

Aujourd'hui elle rentre sur Londres.

Et moi sur Genève.

Et puis ?

## 12

Ça se termine comme ça.

Comme de reposer dans une poche le petit calepin plissé sur les côtés et jauni par l'humidité. Comme ça.

Comme de s'aviser de répondre à une question qui a convoqué une multitude d'autres questions à démêler, à élucider au-dedans de ce monde où chacun de mes pas a fait naître un prolongement de moi-même élastique et translucide, contacté une nuit au travers d'un songe au pied d'un volcan endormi.

Je suis Dalamdunia qui devient Albert.

Le temps d'un temps.

Comme ça.

**François Revaclier** est né à Genève au printemps 1969. Il découvre très tôt le voyage avant d'intégrer le Conservatoire d'art dramatique de Lausanne, où il se forme en tant qu'acteur. En 2005, il fonde la compagnie **Latitude45**, dédiée aux arts de la scène.

C'est au pied d'un volcan endormi que *Road Tripes* a été écrit dans une première version. Retrouvez François sur **Instagram**.



Extramuriens<sup>5</sup>, extramuriennes,

Ce bien charmant et charnu numéro six de *Restes* ne pouvait se clore sans une petite adresse. L'été arrive et, avec, une invite à nous écrire, deux fois plutôt qu'une. Il y a, bien sûr, notre collection *Cahiers de voies frêles*, frais pré carré offert aux recueils de nouvelles étranges et/ou expérimentales ; nous avons reçu déjà bon nombre de textes que nous allons parcourir ces prochains mois avec la ferme volonté de publier au moins un titre d'ici à la fin de l'année civile. Le pré carré est grand, vous avez encore votre place.

Il y a par ailleurs ce petit évènement qu'est pour nous le deuxième **Hors-Série** : nous envisageons sa publication pour octobre 2026. Comme l'an dernier, ce HS contiendra des textes plus grands (vous pouvez monter jusqu'à 35 000 caractères, espaces comprises), mais aussi, nous l'espérons, quelques rubriques savoureuses. Surtout, et toujours comme l'an dernier, il s'articulera autour d'un thème. Ce thème, c'est **Ophélie**. Pas celle de Shakespeare, ou celle de Shakespeare. Une femme ordinaire, ou non. L'objectif ? Que ce HS, en parlant d'une quantité d'Ophélie(s), ne parle que d'un seul et même personnage. Toujours, nous cherchons des textes expérimentaux, des écrits qui triturent. Qui n'enferment pas une protagoniste féminine dans des archétypes ! Les détails (date limite et tutti quanti) seront publiés sur notre cher site. Considérez toutefois l'appel à textes comme officiellement ouvert.

Quoi d'autre, à part cela ? Deux menus développements de notre idéologie – rien que ça !<sup>6</sup> – extramurienne :

- Nous sommes désormais partenaires de **Bibliopresse**, qui permet à vos bibliothèques publiques préférées de s'abonner à nos publications. On ne saurait que trop vous recommander de souffler l'idée à vos bibliothécaires...
- Une partie de l'équipe fondatrice de *Restes* lance l'association Le Cinéma qui vient, porteuse d'un festival de cinéma, **Le Frisson qui vient**, qui verra le jour en 2027. Ce festival se tiendra en zone rurale et fera la part belle au cinéma frissonnant expérimental. Évidemment...

N'oubliez ni nos pages Instagram et apparentées, ni votre version papier, accessoire indispensable des fronts de mer.

---

5 Le revoilà, le doux laïusneur !

6 Hop hop hop, abstiens-toi ! Les commentaires sont justement mon pré carré. Te souviens-tu, Narrateur, de ce que l'on dit de moi, par mail ? Je suis le facétieux. Et je vous salue bien bas, Lecteur, qui m'affublez de si aimables qualificatifs. Et je vous souhaite un bel été bien chaud, sans de trop rouges peaux !

Suivez l'actualité de la revue, commandez vos exemplaires de la version papier sur <https://revuerestes.com/>



« En ces temps-là, la Bourgogne était heureuse »... et la Franche-Comté itou. Des coteaux d'Arbois, de Poligny et de Salins, descendait, chaque automne, avec les cuves pleines, le beau vin couleur peau d'oignon, jailli des grappes de poulard, et les vigneron à rouge trogne bénissaient le Seigneur dont le bon soleil gorgeait de vie les pampres vigoureux et emplissait leurs futailles. Donc, à cette époque que nous ne précisons pas davantage, dans le temps vivaient, l'un à Salins, l'autre sur les hauteurs du plateau de Cornabeuf, deux vrais amis comme on n'en fait plus guère aujourd'hui, deux vieux camarades que, non seulement avaient unis, dès leur plus tendre enfance, les liens d'un sentiment fraternel, mais que l'Art encore, en ce coin perdu de province, faisait communier fort souvent, sous les espèces de discussions aussi pacifiques que passionnées ; discussions qu'avivait de son feu généreux la rouge purée septembrale, si douce aux cœurs douloureux et aux gosiers altérés. Ainsi, le poète Étienne Lecourt, admirateur de Casimir Delavigne et auteur – peu goûté dans son pays, où nul n'est prophète – auteur, disons-nous des Échos du Cœur, tenait en haute et particulière estime le musicien Jacques Mirondeau, son aîné, lequel, heureux des seuls accords qu'il tirait de son violon, avait vécu libre et sans lois, comme son ami Étienne, jusqu'à quarante-cinq ans, âge auquel, par amour pour la musique, il avait épousé Mlle Euphrasie Jeannerot, de vingt ans plus vieille que lui, qui nourrissait pour l'harmonie le culte le plus fervent et passait devant son piano toutes les heures qu'elle ne consacrait pas à son ménage. Le mariage n'atténua point la bonne affection qui unissait les deux hommes ; au contraire, et souventes fois, quand le musicien, pour une raison ou pour une autre, tardait plus que de coutume à descendre en ville, le poète montait faire au campagnard et à sa femme une visite d'amitié et de respect. Ce jour-là, précisément, Étienne Lecourt, par le sentier abrupt, hérissé de rochers et bordé de déclivités dangereuses, qui serpente au flanc de la montagne, avait grimpé jusqu'à Cornabeuf et, Mme Mirondeau au piano, Jacques, l'archet en main, ils avaient passé tous trois un délicieux après-midi à faire de la musique et à discuter des dernières productions romantiques, en particulier de celles de « Mociu Victor Hugo », lequel était, de l'avis d'Étienne, la honte des lettres françaises et la risée de l'Europe. Vers la tombée du jour, le poète, ayant pris son parapluie, baisa galamment les mains de Mme Mirondeau et lui fit ses adieux. – Je vous accompagne à deux pas, déclara Jacques, en échangeant pour ses sabots les pantoufles brodées par les soins de son épouse ; je rapporterai mon lait en revenant. Les deux amis partirent, entrèrent dans une ou deux maisons, puis, la discussion ne paraissant point épuisée, ils continuèrent, dans le crépuscule qui tombait, à marcher en devisant, l'un le pot à la main, l'autre son parapluie sous le bras... Il y avait trois jours que la petite ville de Salins, la commune de Cornabeuf et tous les villages des environs étaient intrigués et inquiets, que les parents, les amis et les voisins vivaient dans l'angoisse, car, depuis trois jours, on était absolument sans nouvelles du poète et du musicien. Quel accident terrible ou quel crime atroce cachait cette double disparition ? Une demi-heure après le départ de son mari, Mme Mirondeau avait commencé à s'émouvoir de cette absence prolongée ; ayant interrogé la route, et ne voyant rien venir, elle s'impatienta, et, inquiète, jetant un fichu sur ses épaules, partit aux informations. Chez Gaulenot, l'aubergiste, où elle entra d'abord, le patron lui apprit que les deux hommes, après avoir avalé une seule chopine, sur le pouce, étaient repartis, devisant, croyait-il, de poésie métrique ou de système métrique, il ne savait pas au juste, n'étant point savant comme l'étaient ces messieurs. Le fromager, qu'elle interrogea ensuite, l'avisa que Jacques, accompagné du monsieur aux longs cheveux, avait emporté son lait, comme d'habitude. C'était tout ce qu'il savait. Où